RECUEIL
DE MÉMOIRES
ET D'OBSERVATIONS
SUR LA
PERFECTIBILITÉ
DE L'HOMME
PAR LES AGENS PHYSIQUES ET MORAUX.

PAR M. VERDIER, Docteur en Médecine, Conseiller-Médecin Ordinaire du feu Roi de Pologne, Aggrégé Honoraire du College Royal des Médecins de Nancy, & Avocat en la Cour du Parlement de Paris.

Prix, broché, 24 sols.

A PARIS
Chez l'AUTEUR, rue Poissonniere, près la Seconde Barriere Sainte Anne;
ET
Chez BUTARD, Imp. Lib. rue Saint Jacques; GUILLYN, Libr. Quai des Augustins. LA COMBE, Libraire, rue Christine;

M. DCC. LXXII.
AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

L'Esprit dépend tellement du tempérament & de la disposition des organes du corps, que s'il y a des moyens de rendre les hommes plus sages & plus spirituels qu'ils ne l'ont été jusqu'à ce jour, je crois que c'est dans la Médecine qu'il faut les chercher. DESCARTES, Meth. Differt. VI, §. II.



PRÉFACE.

LES Recueils Académiques & les Journaux ſont les plus puiſſans des moyens qui ont contribué au dernier renouvellement des Sciences & des Arts. Il eſt peu de profeſſions ſcientifiques qui n'aient les leurs. L'art de façonner l'Homme, de l'inſtruire & de le policer, l'art de jetter dans toutes ſes facultés la perfection dont elles ſont ſuſceptibles, eſt preſque le ſeul qui n'en a point encore reſſenti l'heureuſe influence. Peut-être a-t-il beſoin de ces deux moyens pour développer toute ſon énergie, & pour ſe débarraſſer des entraves où il eſt encore retenu par l'ignorance & les préjugés. On a oſé dans toutes les ſciences; & c'eſt à cette hardieſſe qu'elles doivent

leurs progrès. Pourquoi n'en ſeroit-il pas de même de l'Art de l'Education ? art d'autant plus important qu'il eſt comme la racine d'où s'élevent tous les autres ; & que le plus ſouvent il en faut revenir à une ſeconde éducation, dans un âge où l'on devroit être tout prêt à pénétrer dans le ſanctuaire des ſciences. Pourquoi n'en ſeroit-il pas de même de la Morale ? puiſque cet art eſt l'objet d'une profeſſion particuliere ; & que les fautes y ſont ſi dangereuſes.

Occupé depuis vingt années de l'étude & de la pratique de la Médecine & de l'art de l'Education, j'ai réfléchi plus qu'on ne fait communément ſur la liaiſon intime de ces deux arts : je me ſuis pleinement convaincu qu'ils different moins par leur nature, que par la forme extérieure que les hommes leur ont donnée ; que l'objet de l'un & de l'autre, eſt

de perfectionner l'espece humaine; qu'ils y peuvent parvenir à peu près par les mêmes moyens; & que si on vouloit absolument des traits marqués de différence, ce n'est presque que dans la forme de leur administration qu'il faut les chercher. Frappé de ces rapports, j'ai principalement dirigé mes vues vers cet important objet; & j'ai cru avoir trouvé quelque chose de neuf & d'utile. Pour contribuer aux progrès de la science de la nature humaine, & des arts qui se proposent de la perfectionner; j'avois d'abord projetté de donner au Public un Traité d'Education : mais à mesure que j'en ai voulu approfondir & vérifier les principes & les regles, je me suis apperçu du peu de sûreté du plus grand nombre, recommandés par les autorités les plus respectables : j'ai vu qu'il y demeuroit encore une infinité de vuides à remplir; & que cet

art enfin étoit encore plus dévoué à l'esprit de systême qu'à l'observation. Voulant remonter à la source, j'ai consulté les Anciens; & j'ai reconnu qu'il s'en falloit beaucoup que l'art de perfectionner l'homme soit chez nous ce qu'il étoit chez les Grecs & chez les Romains; que dans sa théorie, on n'avoit point recueilli tout ce que les Anciens avoient trouvés; que le temps même nous avoit enlevé la plus grande partie de leurs découvertes & de leurs inventions; que les monumens qu'il avoit épargnés, ne devenoient intelligibles que par une étude approfondie de l'Antiquité; & qu'il n'étoit pas étonnant si cet art ne produisoit plus aussi souvent chez nous ces merveilles, qui chez eux étoient si communes.

Plus enfin j'ai étudié & observé, & plus je me suis persuadé qu'il étoit au dessus des forces d'un seul homme de faire

un Traité complet d'Education. Pour contribuer du moins à l'entier renouvellement & aux progrès de cet art, j'aurois desiré trouver un dépôt où consigner mes observations & mes réflexions; afin que les maîtres de l'art pussent les apprécier, en tirer les conséquences, & en faire le profit qu'ils jugeroient à propos. Je tairai les tentatives que j'ai faites plusieurs fois pour cela: je me contenterai d'observer que par une fatalité, dont je m'attacherai moins à faire connoître les causes que les mauvais effets, les maîtres de l'art sont obligés d'emporter dans le tombeau les observations qu'ils ont lieu de faire journellement; & que cet art est le seul où l'industrie ne soit point employée à faire des expériences. Soit par zele, soit par amour propre, comme on voudra l'interpréter, j'ai cru devoir déposer les miennes entre les mains mêmes

du Public; lui demander les critiques dont elles ont besoin, & engager les maîtres & les amateurs à reprendre la route des anciens, dont le moyen âge nous a égarés; afin de travailler aux progrès d'un art, sans lequel l'humanité ne peut retirer que de foibles avantages de tous les autres.

Dans les Recueils que j'offre au Public, je ne prétends point faire un plan d'Education : je la considere comme l'objet d'un art particulier, qui se propose la perfection des facultés corporelles & spirituelles; la conservation de la santé du corps & de l'esprit, par le concours du régime physique & moral. Je ne borne pas mes vues aux premiers âges de la vie. L'homme condamné à une vicissitude perpétuelle, est plus ou moins susceptible de perfection & de correction jusqu'au tombeau. Toute la vie de l'homme n'est que l'enfance d'une vie

future : elle n'en doit donc être qu'une préparation. Si les abus d'une mauvaiſe éducation laiſſent dans l'homme des traces qu'il peut conſerver juſqu'au tombeau; c'eſt à l'art de chercher les moyens de les effacer, à quelque âge que ce ſoit, & de mettre en place d'autres ſemences de vertu & de vérité. L'art de l'éducation eſt auſſi-bien l'art d'en corriger une mauvaiſe, que celui d'en établir une bonne : comme la Médecine eſt auſſi-bien l'art de réparer les fautes d'un traitement mal entendu, que celui d'en approprier un à la maladie qu'on ſe propoſe de guérir.

Si l'on dégage de la ſignification du mot *morale*, les idées éloignées qu'on y a jointes, pour en borner la notion à l'art de faire naître & de corriger les mœurs, c'eſt-à-dire les paſſions & les habitudes des hommes; la Morale pratique ne différera de l'art de l'Education, que parce

que celui-ci ne s'occupe que des premiers âges de la vie, & celui-là des derniers. C'eſt avec cette reſtriction que je prendrai toujours le mot *morale*, dans le deſir que j'ai de me rendre également utile aux Moraliſtes & aux Inſtituteurs. Je dis aux Moraliſtes ; & je diſtingue leur objet de celui des *Caſuiſtes*. Les premiers ont pour objet de former, de corriger & de régler les mœurs par les moyens naturels : les Caſuiſtes ſe propoſent de les régler par les loix ſurnaturelles. En oſant me placer ſur la ligne des premiers, je ne veux jamais être qu'un diſciple ſoumis des ſeconds.

La méchanique du corps humain figurera dans ces Recueils, comme le fondement de toute éducation & de toute morale pratique. Mon deſſein n'eſt pas de donner lieu aux Inſtituteurs & Moraliſtes d'empiéter ſur la Mé-

decine clinique, dont l'objet eſt de porter du ſecours aux malades dans leurs lits : mon motif eſt de répandre la connoiſſance & l'uſage de la Médecine économique, pédagogique & morale, dont l'objet eſt d'aider la nature dans le développement des facultés du corps humain, & de prévenir ſes maladies. Comme cette partie a fait dans tous les temps, de très-grands progrès entre les mains des Médecins; c'eſt celle ſur laquelle je m'étendrai le moins; en renvoyant aux nombreux & excellens Ouvrages que nous avons ſur cet objet. Les alimens & les médicamens ſont les agens les plus uſités dans la Médecine moderne : les exercices du corps étoient ceux dont les anciens Médecins, les Inſtituteurs & les Moraliſtes ſe ſervoient davantage. Les grands effets qu'ils opéroient avec ces agens, m'engagent à y revenir plus fré-

quemment, & à faire mes efforts pour contribuer à en renouveller l'uſage.

Je m'étendrai encore davantage ſur l'économie morale : je m'occuperai avec ſoin de la formation, de la correction & du reglement des mœurs, par tous les moyens naturels qui leur ſont propres. La Religion en eſt la premiere regle : mais elle ne m'occupera qu'autant qu'il devient néceſſaire de la lier avec la Philoſophie. Son enſeignement eſt un droit ſacré auquel je ne toucherai point; mais je tâcherai de tirer des loix naturelles & humaines, des regles de morale qui puiſſent concourir avec les loix ſacrées au réglement des mœurs : je m'occuperai ſpécialement de la guériſon des maladies de l'eſprit, cachées le plus ſouvent ſous les dehors trompeurs d'une ſanté plus ou moins parfaite. Les agens moraux y contribuent ordinaire-

ment plus que les agens phyſiques : & par ce titre, j'entends tous les moyens qui ont de l'efficacité pour mouvoir l'ame aux actions qui dépendent de ſa volonté ; tels que la Proſodie, la Poëſie, l'Eloquence, la Muſique, les ſciences, les opinions, les exemples, les intérêts, &c.

Je prends l'Education Littéraire comme la principale partie de l'Education Morale ; comme l'art de propager par l'inſtruction, les connoiſſances qui ſont du reſſort de tous les arts, de toutes les ſciences & de toutes les profeſſions : perſuadé qu'il n'en eſt point qui n'ait ſa méthode particuliere ; & que cette méthode doit varier encore, ſuivant la conſtitution phyſique & morale des ſujets : perſuadé que toutes les ſciences & les arts ſont attachés par des liens très-forts ; que tous ſe communiquent réciproquement leurs influences ; & que l'analogie eſt,

après l'obſervation, la ſource la plus féconde en inventions & en découvertes : perſuadé enfin qu'une tête où l'on a jetté les germes de toutes les connoiſſances & de toutes les pratiques induſtrieuſes, n'en ſera que plus propre à étendre davantage ſes idées ſur l'art & la ſcience qu'elle cultivera particuliérement.

Avant d'entrer dans aucun détail ſur des objets ſi variés, je crois devoir les préſenter en gros aux Lecteurs. Frappé du précepte que le grand Bacon de Verulam a donné, de refondre les notions, avant de travailler à dreſſer le plan des ſciences & des arts, je me ſuis ſervi de l'analyſe, autant qu'il a été en mon pouvoir, pour diſtinguer par leurs caractères propres, les différentes ſortes de vérité & de certitude des connoiſſances humaines ; pour démêler les rapports eſſentiels & naturels qu'elles ont enſemble ;

pour débrouiller les caufes & les effets des fonctions fpirituelles ; pour trouver les principes du plan naturel des Etudes : & ce ne fera qu'après avoir rapporté les réfultats de mes obfervations & de mes analyfes fur ces objets généraux, que je m'occuperai des agens du régime phyfique & moral, & des méthodes de les adminiftrer.

Mon objet principal eft de rappeller les Inftituteurs & les Moraliftes à l'obfervation des phénomenes de l'économie phyfique & morale ; & de les inviter à exercer leur art, d'après des regles tirées des circonftances où fe trouvent les fujets mis fous leur direction. Je me propofe même de travailler à rendre la pratique de l'éducation affez facile, pour qu'un pere ou une mere, qui n'auroient reçus que des inftructions bornées & vicieufes dans leur jeuneffe, puiffent cependant être les premiers Gouver-

neurs & même les Précepteurs de leurs enfans. Je me perſuade qu'en recevant une ou deux heures d'inſtruction par ſemaine d'un habile Inſtituteur; ils pourroient apprendre les Langues & la Philoſophie, en les enſeignant à leurs enfans. En leur ouvrant une nouvelle carriere, je ferai mes efforts pour la rendre praticable aux Maîtres particuliers qu'ils pourroient leur donner, & pour aſſortir leurs fonctions. Je ne ſuppoſerai pour cela dans les uns & dans les autres, que des talens ordinaires, & un travail ſuivi journellement pendant quelques heures avec application. La perfection qui ſe trouve dans les facultés d'un adulte, lui permettra toujours d'avancer aſſez dans cette carriere, pour y conduire un enfant par la main. On a vu des génies prendre d'excellentes inſtructions avec le ſeul ſecours des Livres. On a vu un grand

nombre de jeunes gens ſe former l'eſprit & le cœur d'une maniere parfaite dans le ſein des Inſtitutions Gothiques : pourquoi le même phénomene ne paroîtroit-il pas communément ſous l'œil d'un Inſtituteur expérimenté, qui ſçauroit indiquer le droit chemin & écarter les obſtacles, & avec des Livres Claſſiques parfaitement analogues à la nature même des connoiſſances, & à la portée des différens génies & caracteres?

C'eſt pour travailler à former cette parfaite correſpondance entre les notions & les génies, que je me ſuis ſur-tout appliqué à analyſer nos connoiſſances, pour marquer à chaque ſcience & à chaque art les limites de ſon domaine; bien perſuadé que l'eſprit ſeroit prodigieuſement aidé, s'il pouvoit ſuivre le fil de ſes idées dans la compoſition de ſes notions; s'il contemploit dans leurs places naturelles, des queſtions,

qui ne ſont entrées dans le plan des ſciences, qu'à titre de conquêtes injuſtes. En ſuivant toujours l'expérience pour guide, je tâche de rendre ſenſibles les phénomenes de l'économie animale, ſi variables dans chaque tempérament, dans chaque ſexe & dans chaque âge. Je tâche de rapprocher les pratiques de l'art qui ſe propoſe de former & de régler les mouvemens organiques, les conceptions & les mœurs. En diſtinguant l'ordre naturel des Études, de l'ordre eſſentiel des Sciences & des Arts; je tâche de faire correſpondre les unes & les autres au développement des facultés. En ſéparant la méthode de l'ordre, je fais la recherche des méthodes générales & particulieres : je m'occupe de leur application aux différens tempéramens, génies & caracteres; à l'âge & au ſexe. Enfin regardant l'art de l'éducation tel qu'il eſt

actuellement, comme un embrion conçu dans le ſein de la Médecine économique des anciens ; mon but eſt de me ſervir des ſecours de la Médecine plus perfectionnée de nos jours, pour le faire renaître & le mettre entre les mains de ſes Maîtres, afin qu'ils puiſſent l'élever & le nourrir. Je n'aſpire qu'à l'honneur de rappeller les Inſtituteurs & les Moraliſtes au grand problême que Deſcartes leur a propoſé, en les invitant de chercher dans la Médecine, les moyens de rendre l'homme plus ſpirituel & plus ſage.

Après ce que je viens de dire, j'eſpere qu'on ne m'imputera pas de prétendre parcourir entiérement le plan que je viens d'expoſer. C'eſt une carriere vaſte, que je me ſuis ouverte, & dans laquelle j'ai fait quelques courſes proportionnées à mes forces. Je ſerois ravi de m'y voir ſuivi & devancé par un grand nombre de

concurrens. Je n'offre à décrire que ce que j'ai cru voir & bien voir : je ne ferai qu'indiquer les objets que je n'ai vu que confusément, & les vuides que je n'ai pu remplir. C'est pour ne point m'imposer une tâche au dessus de mes forces, que je mets les produits de mes travaux par Recueils, composés de Mémoires & de Relations particulieres d'Observations. Chaque Mémoire formera une Dissertation particuliere, qui aura pour objet d'éclaircir quelque point théorique ou pratique de l'art de l'Education ou de la Morale. Chaque observation sera comme un instrument particulier, ou une pierre taillée pour tel usage que les Instituteurs ou les Moralistes voudront en faire. Ce n'est qu'après avoir donné des Mémoires sur les généralités de l'art, que je donnerai de ces pieces détachées. Mon principal but est, comme je l'ai dit,

d'engager les Inſtituteurs & les Moraliſtes, à dreſſer un plan particulier d'Education & de Morale, pour chacun des ſujets confiés à leur ſoin. Après avoir réuni ſous un ſeul point de vue, les conſidérations qui doivent & qui peuvent entrer dans ces plans, je produirai des exemples de leur conſtruction & de leur exécution. Je réunirai les matieres ſuivant leur analogie, de maniere qu'un ou pluſieurs Recueils faſſent un Traité complet : & quand les matieres qu'ils contiendront auront de l'analogie entre elles, j'aurai ſoin qu'elles ſe ſuivent rapidement : par exemple, ce premier Recueil eſt un petit Livret du genre de ceux qu'on a donnés pour propoſer des plans d'Education. Les idées que je mets à la fin ſur l'art de faire les plans particuliers, ſont ſans doute trop vagues pour être bien conçues : mais je les étendrai dans les deux

Recueils ſuivans. Le premier contiendra un détail des conſidérations que peut avoir l'Inſtituteur pour former ces plans économiques; c'eſt-à-dire une analyſe des facultés corporelles & ſpirituelles, des tempéramens & des caracteres, qu'il a à perfectionner dans chaque âge & dans chaque ſexe; des vices phyſiques & moraux qu'il a à corriger, & des indications qu'il a à remplir, pour parvenir à ſes fins. Le Recueil ſuivant contiendra enſuite l'analyſe des agens phyſiques & moraux qui peuvent ſervir à opérer cette perfection & cette correction. Ces trois Recueils formeront en quelque ſorte des Elémens d'Education & de Morale. Ce n'eſt qu'après ces généralités, que j'entrerai dans la diſcuſſion de tous ces objets, & toujours en réuniſſant les matieres analogues : par exemple, les trois Recueils qui ſuivront, formeront

un Traité ſur la Vérité & la Certitude des Connoiſſances Humaines, qui pourra ſervir de ſuite à ceux qu'on a donnés déjà ſur leur origine, & particuliérement aux admirables Ouvrages de MM. Locke, de Buffon, de Condillac & Bonnet. Il en ſera de même des ſuivans ; & en offrant ſéparément mes Recueils au Public, chacun pourra prendre ce qui lui convient.

Je n'ai pas beſoin d'avertir que ces Recueils ne ſont pas deſtinés aux Eleves, mais à leurs Parens, à leurs Inſtituteurs & à leurs Gouverneurs. Si j'y parle des Livres Claſſiques, c'eſt pour faire voir les défauts des uns, & pour indiquer les moyens de corriger & de perfectionner les autres, & de donner le plan de ceux qui manquent. Tous les Livres qu'on met entre les mains de la Jeuneſſe, ne devroient former qu'un tout bien lié, qu'une

notion, qu'un ſyſtême ou un canevas de toutes les connoiſſances humaines; que les racines de l'arbre ſcientifique, qui doit croître & fructifier dans l'entendement pendant tout le reſte de la vie : c'eſt peut-être le point capital de l'Education Littéraire. Mais un ſeul homme ne peut opérer ce grand ouvrage : & c'eſt pour contribuer à réunir les vues des maîtres de l'art, que je m'occuperai de la compoſition des Livres Elémentaires. Les diſcuſſions où j'entrerai ſur ce point, démontreront, du moins je l'eſpere, qu'il manque un grand nombre d'Ouvrages Claſſiques; & que les meilleurs demandent bien des corrections, qui les purgent des erreurs groſſieres qui s'y trouvent, & qui les mettent à la portée des Eleves pour leſquels ils ont été faits. J'indiquerai les moyens d'extraire, des plus mauvais comme des meilleurs, la

matiere des Leçons particulieres. J'ai des ébauches de quelques-uns de ces Livres ; & si le Public paroît les desirer, j'y mettrai la derniere main & les donnerai séparément.

En entrant dans l'historique de l'Education, les Modernes n'ont songé ; les uns qu'à faire connoître le régime & la police de leur corps ; les autres qu'à faire valoir l'Education, par l'éloge des grands hommes qu'elle a formé. Je n'en connois point qui ait travaillé à nous faire connoître le développement des principes & des regles qu'ont suivi les maîtres de l'art dans les différens temps. Pour en donner du moins une idée, j'ai cru devoir commencer ces Recueils par deux Précis Historiques sur l'art même de l'Education. Ceux des Lecteurs qui ne connoissent pas l'Antiquité, y trouveront bien des paradoxes. S'ils en desirent les

preuves, ils les trouveront dans deux Ouvrages que je dois publier, l'un ſous le titre d'*Hiſtoire Phyſique du Genre Humain ;* & l'autre ſous le titre d'*Hiſtoire de la Terre.* J'y conſidere l'Homme & la Terre dans leurs rapports avec tous les autres êtres; & la Phyſiologie & la Géographie dans leurs rapports avec toutes les autres ſciences & les autres arts. L'art de l'Education & la Morale viennent s'y préſenter preſque auſſi ſouvent que la Médecine; & les deux pieces qui commencent ce Recueil, ne ſont en quelque façon que le Proſpectus de l'Hiſtoire de l'Education & de la Morale, qui conſidérées comme ſcience & comme art, s'y trouvent naturellement enclavées.

Fin de la Préface.

AVIS
DE L'AUTEUR.

Les Mémoires que j'offre au Public, ſont tous faits. Ils ont même été cenſurés il y a plus d'un an ſous un autre titre ; mon premier deſſein ayant été d'en donner une collection : mais des circonſtances particulieres m'ont fait deſirer de les ſoumettre à l'approbation du Public. Dans cette réſignation, ſon goût ſera ma loi : je ne donnerai que ce Recueil avant de l'avoir preſſenti : & s'il n'a pas le bonheur de lui plaire, j'en demeurerai là. Si au contraire le Public paroît en être ſatisfait, je continuerai de traiter par Recueils, différens points de Morale & d'Education, juſqu'à ce que je ne puiſſe rien tirer de mon fond ; ou que le Public paroiſſe raſſaſié. Je ne prends point de terme pour leur publication : mais dans chacun de ceux que je donnerai par la ſuite, j'indiquerai le jour où le ſuivant paroîtra, & les matieres qu'il contiendra.

En me prévalant de l'agrément du Public pour la publication de ces Recueils, je ne ceſſerai pas pour cela de ne les regarder que comme des ébauches à perfectionner. Si l'on veut bien me communiquer de nouvelles lumieres, des obſervations & des critiques, je tâcherai d'en profiter. J'en inſérerai même les plus intéreſſantes dans mes Recueils, ſi on le juge à propos.

Chaque Recueil ſera de ſix à ſept Feuilles comme celui-ci ; & ſe vendra 1 liv. 4 ſ. *Je tâcherai de prendre des arrangemens pour les faire tenir dans les Provinces, francs de port, moyennant une légere augmentation.*

AVIS DE L'AUTEUR.

On trouvera chez moi & chez les Libraires indiqués, les Ouvrages suivans : Essai sur la Jurisprudence de la Médecine en France, 1 *vol.* in-12 ; *la* Jurisprudence Générale de la Médecine en France, 2 *vol.* in-12 ; & *la* Jurisprudence Particuliere de la Chirurgie en France, 2 *vol.* in-12. *J'en donnerai par échange à ceux qui auront des Livres dont j'ai besoin.*

Lorsque j'ai annoncé la Jurisprudence Particuliere de la Médecine & *celle de la* Pharmacie, *les Manuscrits en étoient faits : mais des motifs indépendans de ma volonté ne m'ont pas permis de les publier jusqu'à ce jour. J'espere toujours remplir ma promesse ; & dans quelque temps j'en instruirai le Public par la voie des Journaux. Ce retard ne servira qu'à rendre ces Ouvrages plus complets, par l'addition des Pieces que je recueille & qu'on me communique.*

MÉMOIRES

Contenus dans ce Recueil.

RECUEIL



RECUEIL DE MÉMOIRES ET D'OBSERVATIONS SUR LA *PERFECTIBILITÉ* DE L'HOMME

PAR LES AGENS PHYSIQUES ET MORAUX.

PRÉCIS HISTORIQUE

Sur l'Origine & les Progrès de l'Art de l'Education & de la Morale chez les anciens Peuples.



'EDUCATION eſt ſans doute l'affaire la plus importante de l'Etat. Par ſa nature, elle eſt faite pour verſer dans les cœurs les germes d'où l'on doit voir éclorre les vertus dont la

ſociété a beſoin afin d'être heureuſe & floriſſante. Former des citoyens, n'eſt pas l'affaire d'un jour : & pour avoir des hommes, il faut façonner & inſtruire les enfans. Dès le premier moment de la vie, l'art doit ſe joindre à la nature, & les diſpoſer à vivre. Dès qu'ils commencent à communiquer au dehors, par le moyen de leurs ſens, on doit leur apprendre à mériter de vivre. A l'inſtant de notre naiſſance, la nature nous livre à l'habitude, & la charge de diſpoſer nos organes au méchaniſme de la ſanté & à l'exercice de nos devoirs. Qui doute que ſi l'habitude ſuit, dans les premieres années de l'enfant, le plan tracé par la nature dans le ſein de ſa mere, pour le développement de ſes organes & de ſes facultés ; il ne devienne dans la ſuite cet homme de la nature, dont on parle tant aujourd'hui, & que la Philoſopie peint, ſans le réaliſer ? Qui doute que les hommes, ſi on les exerce de bonne heure à ne jamais regarder leur individu que par ſes relations avec le corps de l'Etat, & à n'appercevoir pour ainſi

dire leur propre existence que comme une partie de la sienne, ils ne parviennent enfin à s'identifier en quelque sorte avec ce grand tout; qu'ils ne deviennent un jour les défenseurs & les peres de la patrie, dont ils auront été si long-temps les enfans? Après une bonne éducation, l'homme se porte aux bonnes mœurs & aux actions les plus héroïques, comme par une impulsion naturelle: & l'art de la Morale n'a d'autre but que de conserver ou de corriger les ouvrages de l'art de l'Education.

Ces grandes vérités sont trop frappantes, pour n'avoir pas été saisies par tous les Philosophes qui ont médité sur le bonheur de l'Humanité & des sociétés: mais les vues qu'elles ont inspirées, ont été différentes, & souvent contradictoires. Les circonstances des temps & des lieux, ont autant contribué à les développer, que la nature même des choses.

L'esprit inexpérimenté des premiers hommes, & placé dans le vrai point de vue de la nature, vit les sources de ses connoissances, & sentit les ressorts de ses actions. Le pre-

mier pas qu'il fit dans l'étude de la nature, lui donna lieu d'appercevoir les élémens de ses connoissances & de ses sentimens dans ses sensations : il comprit qu'il ne pouvoit rien apprendre que de ses sens, immédiatement ou médiatement ; & qu'il ne pouvoit agir que par l'impulsion des passions qui accompagnent les sensations & les idées qui en naissent. Il découvrit dans ses sensations, les signes indicatifs des propriétés des objets extérieurs ; & pour connoître ces objets, il s'étudia à en apprécier les signes : il sentit que les organes soumis à la volonté, étoient les instrumens de toutes ses actions ; & il s'appliqua à les perfectionner, & à en faire de nouveaux sur leurs modeles. La premiere Antiquité n'avoit qu'une voix sur ces principes ; elle ne suivoit qu'une route dans sa marche. Les connoissances sur la nature humaine sont les premiers degrés par lesquels l'esprit a passé pour s'élever à tous les autres points de la nature. L'éducation des enfans fut le premier objet de ces connoissances. L'art qui s'en occupa, fut le premier des arts.

Il contint les germes de tous les autres; & la Morale pratique fut le premier germe qui se développa, & qui porta des fruits abondans.

L'art de l'Education est susceptible, comme tous les autres, d'avancer sans cesse vers la perfection, au moyen de l'observation & de l'expérience, sans qu'on puisse jamais le faire arriver à un point où il ne puisse plus rien recevoir. Mais pour lui donner naissance, & même pour lui faire faire de grands progrès, il n'a été besoin que des premieres leçons de la Nature. Tous les peuples ont écouté sa voix, avant que les préjugés les eussent égaré dans le labyrinthe de cette métaphysique, qui doit tout à l'imagination. Chez les premiers patriarches de chaque nation, il n'y eut point d'autre art que celui de l'éducation, qui devenoit une morale pratique, lorsqu'on l'appliquoit à des hommes faits; & cet art renfermoit les élémens de la Médecine, du Droit naturel, de la Théologie, en un mot de toutes les sciences. Le pere de famille enseignoit à ses enfans tout ce que l'observation

lui avoit appris à lui-même ; & lorſque la néceſſité établit l'uſage des peres précaires & des peres communs de plufieurs familles, les nouveaux Inſtituteurs & Légiſlateurs ſuivirent le même plan. Ce que nous diſtinguons aujourd'hui par les titres de Philoſophe, de Politique & de Prince, ne formoit le plus ſouvent qu'un ſeul homme : & la maiſon ou la cour de ces premiers Précepteurs & Légiſlateurs du Genre Humain, étoient des écoles, d'où ſont ſortis tous les arts & toutes les ſciences. A meſure que les connoiſſances ſe multiplierent, il fut néceſſaire que des hommes diſtingués par leur génie en devinſſent les dépoſitaires. Mais la Médecine, en ſortant de l'art de l'Education & de la Morale, ne dut pas emporter avec elle, & ne lui enleva point en effet chez les nations ſçavantes de l'Antiquité, les principes, les maximes & les regles qui apprennent aux hommes à vivre ſains, vigoureux, inſtruits & vertueux. Jettons un coup d'œil rapide ſur les lieux & ſur les temps les plus connus : & il nous ſera aiſé de diſtinguer

en chacun d'eux la voix de la nature & celle du préjugé.

Le pays de Babylone fut le berceau du Genre Humain ; & c'est-là où nous devons chercher les premieres leçons de la nature. Les Chaldéens, qui furent les Instituteurs de ses habitans, n'avoient point encore poussé leurs connoissances assez loin pour réduire en art l'usage des agens de la santé. Ils n'eurent pas d'autre Médecine qu'un empirisme assez borné. Il paroît cependant que les Chaldéens avoient fait des recherches assez profondes dans la nature humaine : & l'Education fut l'objet, la fin & le canal des connoissances que cette étude leur procura. Nous voyons le même systême dans l'Histoire des Patriarches Hébreux, ainsi nommés, parce qu'ils étoient sortis de Chaldée. Il n'y est pas fait la plus légere mention de la Médecine ; & cependant quand avec le secours des Critiques sacrés, on lit cette admirable Histoire, on voit que ces hommes privilégiés, instruits par la Nature & par la Révélation, possédoient les connoissances les plus uti-

les pour vivre ſains & vertueux. Moyſe ſur-tout étale avec profuſion dans le Pentateuque, les connoiſſances qu'il avoit acquiſes ſur l'économie animale; & ce n'eſt pas pour l'uſage de la Médecine qu'il les indique : il eſt même douteux qu'il ait parlé de cet art; & par-tout il eſt l'organe de Dieu même, qui veut bien être le Précepteur, l'Inſtituteur & le Légiſlateur du Peuple Hébreu.

Moyſe, il eſt vrai, avoit été inſtruit dans la ſageſſe des Egyptiens, dit l'Ecriture : mais cette ſageſſe n'étoit encore qu'une phyſique animale appliquée aux autres ſciences renfermées dans le plan des études de ce peuple, le plus renommé de toute l'Antiquité originaire, pour l'éducation des enfans. Taaut, Oſiris & Iſis, les premiers Légiſlateurs & les premieres Divinités des Egyptiens, furent auſſi les premiers Inſtituteurs de la nation : & Orus ou Apollon, le dieu de la Médecine, étoit leur fils & leur éleve. L'art de l'Education fut donc la terre fertile qui produiſit l'art de la ſanté. Mais en érigeant la Médecine en profeſſion ci-

vile, Orus ne prétendit point enlever aux autres divinités d'Egypte, ou plutôt à leurs prêtres chargés de l'éducation de la jeunesse, & de la direction des hommes faits, les connoissances de la Médecine économique & morale, qui sont la base naturelle de toute instruction utile & solide.

Les Phéniciens, qui se disoient redevables des Elémens des Sciences à Taaut, nous présentent le même ordre dans la génération des Sciences. Les Cabires furent leurs premiers Instituteurs & leurs premiers Sçavans; & Esmunus, le dieu de la Médecine, n'en étoit que le huitieme.

Les Chinois ont découvert & cultivé les Arts & les Sciences, par une méthode si analogue à celle des anciens Egyptiens, qu'on pourroit en ajouter les monumens à ceux qu'on a cités, pour démontrer qu'ils sont sortis d'Egypte. Leurs premiers Rois furent aussi leurs premiers Instituteurs : leurs premieres Leçons eurent pour objet comme en Egypte, les moyens de conserver l'homme, & de perfectionner ses facultés, par l'usage des agens naturels : & chez ce peu-

ple heureux, il n'eſt preſque pas de ſcience qui ne ſoit renfermée dans ſon plan général & national des Etudes. A peine voit-on chez eux des claſſes bien diſtinctes de ſçavans : & qui dit un *Lettré* en Chine, dit un Inſtituteur & un Politique, c'eſt-à-dire un homme également capable d'enſeigner & de pratiquer ce qu'il ſçait, dans le gouvernement économique & civil.

Les Indiens leurs voiſins, paroiſſent avoir pris une autre route : ils peuvent paſſer pour ceux des anciens peuples qui ſe ſont le plus occupés de ſubtilités métaphyſiques. Comme la plûpart des autres peuples, ils conçurent que l'ame pouvoit exiſter ſeule : mais donnant l'eſſor à leur imagination, ils entreprirent de décrire les facultés de l'ame ſéparée du corps : ils prétendirent même, par différens procédés, la dégager de ſon commerce avec le corps, & la rendre, dès cette vie, entiérement à elle-même. Cette philoſophie, & l'éducation qui en a été la ſuite, paroît ne pas remonter plus haut que Budda ou Fô, leur premier Philoſophe, bien connu, qui ne vivoit que dix ſiecles environ avant Jeſus-

Christ; & elle s'est modifiée & conservée dans deux sectes. Les Samanéens donnoient davantage à l'observation & à l'étude de la nature humaine : & les Brachmanes, tout superstitieux qu'ils étoient, reconnoissoient tellement l'utilité de cette étude, que l'éducation commençoit chez eux, même avant la naissance. Sous prétexte d'enchanter leurs femmes grosses, ils mettoient auprés d'elles des Instituteurs sages & sçavans, qui régloient leur régime, & les disposoient à former un éleve digne de leurs soins & de leurs instructions. Au reste il n'est pas de nation qui ait mieux démontré que les Indiens, jusqu'à quel point l'art peut rendre les organes dociles aux ordres de l'ame. Les merveilles de leurs arts ont étonné dans tous les temps, tous ceux qui les ont vues. Il semble que la nature perdoit tous ses droits dans les Institutions Indiennes : il semble que la douleur & la mort n'avoient plus de prise sur les ames qu'elles façonnoient. Il semble que les organes n'offroient plus aucune résistance à la volonté :

il semble que les Philosophes de l'Inde ont eu seuls le secret de faire des hommes sans passions; & ce qu'il est important d'observer, c'est par des procédés purement physiques & méchaniques, que leurs Instituteurs venoient à bout de faire ces métamorphoses.

Nous retrouvons chez les Mages de Perse, à peu près les mêmes idées sur la Morale, & les mêmes pratiques sur l'Education de la jeunesse, que chez les Philosophes Indiens : & leur Zoroastre, qu'on qualifie de Médecin, d'Astronome, de Physicien, de Théologien, étoit un de ces Philosophes qu'on voit dans les temps primitifs de chaque nation, travailler à la policer, l'instruire, & assurer ses mœurs & sa police, par un plan d'Education. On voit, par les titres de Zoroastre, entendus d'après le génie de son temps, quelles étoient les diverses parties de sa Philosophie. Le bien & le mal que lui & ses disciples remarquerent dans la nature, leur ayant inspiré l'idée de deux principes, l'un bon & l'autre mauvais; c'étoit à eux de faire une étude particuliere de la nature de

l'homme, pour reconnoître ce que l'un & l'autre de ces principes y avoit mis, & pour oppoſer les productions bienfaiſantes de l'un aux agens meurtriers de l'autre. Mais trop prompts à généraliſer, ils attribuerent à chaque ame qu'ils logeoient dans le corps humain, des phénomenes particuliers : à celle du bon principe, les idées ſpirituelles : à celle du mauvais principe, les idées & les paſſions groſſieres des ſens. D'après cette métaphyſique ſubtile, ils formerent ce fameux art, connu ſous le nom de *Magie :* art qui ne ſe propoſoit rien moins que de dégager ces deux ames, & d'élever & unir l'ame ſpirituelle à Dieu ; mais qui n'étoit en effet que l'art de détériorer le ſens intérieur ; de ſubſtituer les phantômes aux ſenſations, & les rêveries à l'obſervation. Ce nouveau plan d'étude n'étoit qu'une dépravation dû ſyſtême primitif des Babyloniens. Les Mages étoient les ſucceſſeurs des Chaldéens ; & nos antiquaires ont découvert que ce fameux Zoroaſtre étoit le même perſonnage que Zerdusht, qui n'a vécu que ſix

à ſept ſiecles avant J.C. Au reſte cette Education & cette Morale magique paroiſſoient réſervées aux prêtres de la nation : & l'on voit par l'éducation des premiers princes & conquérans de Medie & de Perſe, qu'on ſongeoit autant à former leurs organes par la frugalité & l'exercice, qu'à former leur eſprit par les ſublimes leçons des Mages.

N'oublions pas l'Education Celtique, qui fut d'uſage chez les Gaulois, nos ancêtres. Les peuples Celtiques regardoient l'éducation comme une affaire ſi importante, que c'étoit chez eux une maxime, *que les enfans doivent être élevés juſqu'à l'âge de quatorze ans, hors de la préſence de leurs parens.* Ils la confioient aux Druides, ces Inſtituteurs célebres, qui étoient en même temps les Sacrificateurs, les Philoſophes & les Médecins de la nation. Pour entendre le plan de leur éducation, il faut le conſidérer ſous trois faces; dans l'éducation qu'ils donnoient aux éleves de leur ordre; dans celle qu'ils donnoient aux fils des rois & des princes; dans celle que les Sarronides don-

noient aux enfans des particuliers, ſous leur inſpection. Dans le premier de ces plans, la Médecine économique & ſacrée, ne faiſoit qu'une ſcience avec celle du ſacerdoce : & l'une & l'autre renfermoit toute leur philoſophie. Le plan de l'Education qu'ils donnoient aux princes & aux particuliers, étoit ſans doute différent & moins étendu ; mais on n'en peut parler que par conjecture. Tout ce que nous pouvons dire ici de général & de plus certain, c'eſt que, quoique les Druides fuſſent adonnés aux preſtiges de la magie, cependant aucuns Inſtituteurs n'ont peut-être mieux connu qu'eux l'art de former & d'étendre la mémoire : ils en étoient ſi ſûrs, qu'ils ont conſtamment rejetté l'uſage de toute autre eſpece de monument. Mais venons à des peuples plus connus, & des mœurs deſquelles les nôtres tiennent davantage.

Les Grecs ne furent que des barbares, auſſi foibles de corps que d'eſprit, tant qu'errant dans les forêts, ils ignorerent l'art qui doit perfectionner l'ouvrage de la nature : mais bientôt les Colons, qui travaillerent à

les policer & à les inſtruire, en firent des hommes nouveaux. Ce fut après l'arrivée de Cadmus, qu'on vit une révolution auſſi frappante dans la race même des Grecs, que dans le ſol de leur pays. Amphion, Linus, Orphée, Hercule & Chiron, ſont les premiers perſonnages qui mériterent de porter chez eux le titre de Sçavans, & qui contribuerent le plus à la production de cette nouvelle race de Héros, qui ont fait l'admiration de tous ceux qui les ont bien connus. Si l'on analyſe les moyens dont ils ſe ſervoient pour opérer cette révolution, on verra qu'ils étoient Médecins, Poëtes, Muſiciens, Gymnaſtes, Moraliſtes & Théologiens : mais ſi l'on a égard à l'uſage qu'ils ont fait de tous ces moyens, on verra qu'ils n'étoient en effet que des Inſtituteurs & des Politiques. L'économie animale faiſoit la baſe de leur plan d'Education & de Morale : & c'eſt de l'école de Chiron, le dernier & en même temps le plus habile de ces Inſtituteurs, que nous voyons ſortir Eſculape, le dieu de la Médecine chez les Grecs. Eſculape a paſſé pour l'Auteur de la

Médecine clinique & civile : mais l'école qu'il fonda, ne regarda point l'économie animale comme son propre domaine. Les Instituteurs & les Politiques continuerent même à s'en occuper bien davantage que les Asclépiades, ces fameux Médecins, qui ont été en possession de l'art de guérir les maladies pendant les huit siecles écoulés entre Esculape & Hippocrate.

Quand on connoît l'antiquité, & qu'on lit les Histoires modernes de l'Anatomie & de la Médecine; on croiroit presque que leurs Auteurs ont pris à tâche de perpétuer les préjugés, pour décorer la Médecine & les Médecins de je ne sçais quel honneur, à l'exclusion des Philosophes Moralistes & Instituteurs de la jeunesse. Parce que depuis deux siecles les Médecins sont presque les seuls qui étudient l'économie animale, on a voulu transformer en Médecins, la plûpart des Dieux, des Héros & des Philosophes de l'antiquité. Si on en croit ces Historiens, Jupiter-Hammon, Bacchus, Promethée, Cybele, Latône, Diane, Pallas, & une infinité d'autres Dieux & Déesses,

ſont les Inventeurs de la Médecine. Mais quand on jette les yeux ſur les monumens de leurs inventions & de leurs découvertes, on voit que ces prétendues Divinités, n'étoient que des peres & meres de familles, ou des rois, qui apprenoient avec ſoin à leurs enfans & à leurs ſujets, les connoiſſances les plus néceſſaires dans la vie économique & civile : connoiſſances dont on abandonne aujourd'hui la propagation, à une eſpece de tradition vulgaire, quoique l'étendue & la perfection que le temps leur a données, les rendent capables de former la baſe du plan économique & civil de l'éducation. A entendre ces mêmes Hiſtoriens, les Taaut, les Zoroaſtre, les Chiron, étoient des Médecins de profeſſion : & dans le vrai, ces trois célebres perſonnages n'étoient rien autre choſe que les Inſtituteurs les plus célebres de la premiere antiquité, que les monumens nous ont fait connoître. Les Princes & les Héros, qui ont été leurs diſciples, figurent encore dans les Hiſtoires de la Médecine. On y voit Jaſon, Achille, Ulyſſe, Palamede;

que dis-je, presque tous les personnages célebres de l'antiquité originaire. En lisant ces Histoires, il semble presque voir deux facultés de Médecine aller faire la conquête de la Toison d'or, & faire le sac de Troie. Quelles sont donc les preuves que ces prétendus Médecins ont données de leur science & de leur habilité ? le soin qu'ils prenoient de conserver leur santé & celle de leurs soldats; l'ardeur qu'ils témoignoient pour la perfection des facultés naturelles; le pansement grossier de quelques plaies : c'est-à-dire, que ces Héros avoient puisé dans l'école de Chiron, des connoissances physiologiques, qui ne devroient jamais manquer dans un pere de famille, dans un Prince, & sur-tout dans un Général d'armée. Homere lui-même, l'immortel Homere, ne paroît dans les catalogues des premiers Médecins, que parce que de descriptions anatomiques, il a sçu faire des tableaux très-poëtiques, & plus parlans que ces tableaux d'imagination, dont un Poëte doit se contenter, s'il n'a reçu qu'une éducation métaphy-

fique ; que parce qu'il a fçu tirer fa fublime & profonde Morale des loix de la nature humaine.

Cette maniere fauffe & ridicule d'écrire l'Hiftoire de la Médecine, a été fuivie, même à l'égard des temps qui nous font plus connus. On voit Thalès, Pythagore, Empedocle, & les Philofophes leurs contemporains, à la tête des Médecins Grecs des temps hiftoriques anciens. On leur fait honneur d'avoir introduit le raifonnement dans la Médecine. Hippocrate, qui vint après eux, fépara, dit-on, cet art de la Philofophie : & cependant ils citent un grand nombre de Philofophes Médecins, qui ont paru depuis dans chaque fecte : Democrite entre autres, Platon, Ariftote, & le plus grand nombre des Sophiftes. Socrate à été excepté. Il abandonna, dit-on, la Phyfique, pour fe donner tout entier à la Morale. Pour fentir toute la fauffeté & le ridicule de ce fyftême, il n'eft befoin que de jetter les yeux fur les dépôts originaires des monumens de l'Hiftoire de ces prétendus Médecins : cependant ces erreurs & ces préjugés

ont été répandus depuis quelques années dans un grand nombre d'Ouvrages des plus célebres : & ces copies informes de l'antiquité, sont autant de voiles qui cachent de plus en plus aux Instituteurs, aux Moralistes & aux Politiques, les grands modeles qu'ils ont à suivre : ce sont autant d'autorités, qui tendent à perpétuer les plans anti-physiques d'Education & de Morale. Thalès, Pythagore, & les autres Philosophes de l'antiquité, n'ont jamais étudié que la Médecine morale, qu'ils exerçoient, tantôt comme Instituteurs de la jeunesse, tantôt comme Politiques : ces deux qualités ne désignoient le plus souvent alors que les doubles fonctions des Philosophes. Ils étudioient la nature humaine, pour connoître les causes & les effets des sensations, des passions, des habitudes & des actions morales; pour découvrir les moyens de perfectionner les facultés de l'homme, & en corriger les vices. En réunissant en corps toutes les connoissances que l'observation & l'Anatomie leur procurerent, ils lui donnerent le nom de *Physiologie*, ou

de *Science de la Nature ;* & ils firent de ſon étude, la premiere & la principale partie de leur philoſophie : ils ſongeoient ſi peu à travailler pour la Médecine clinique dans leurs recherches, que quelques-uns de ces prétendus Médecins Philoſophes, ont formellement condamné l'uſage de cet art. Platon étoit de ce nombre ; & cependant Platon, ainſi que Socrate ſon maître, n'en ont pas moins étudié la ſcience de la nature humaine. Celui-ci, il eſt vrai, ne perdoit pas ſon temps à la recherche des premieres cauſes phyſiques : il tâcha au contraire de faire voir aux Sophiſtes qu'elles étoient au deſſus de la portée de l'eſprit humain : mais les cauſes éloignées des phénomenes ſenſibles de l'économie animale furent le principal objet des études de Socrate : & c'eſt aux progrès qu'il fit dans cette étude, & à l'uſage qu'il fit avec tant d'éloquence de ſes connoiſſances phyſiologiques, qu'il dut ſes grands ſuccès dans la Médecine morale. Sans ces connoiſſances, jamais Socrate n'auroit été regardé comme le plus grand Moraliſte, comme le

Pédagogue du Genre Humain.

Pendant que les Philosophes de la Grece jetterent les fondemens de la Physiologie, & qu'ils érigerent en art l'éducation, l'instruction des hommes & la correction de leurs mœurs, la Médecine n'étoit encore qu'un pur empirisme chez les Asclépiades, ou les descendans d'Esculape. Cette Médecine, plus économique encore que civile, & la Médecine morale des Philosophes, étoient les seules d'usage, lorsqu'Hippocrate érigea la Médecine en art sur des fondemens que toutes les forces du charlatanisme ne pourront détruire : mais bien loin qu'Hippocrate ait désuni la Philosophie de la Médecine, comme on le dit communément; ce grand génie réunit au contraire la Philosophie, ou la Physiologie à la Médecine du corps, comme les Philosophes avoient fait à l'égard de la Médecine de l'esprit.

Les principes sur lesquels les Philosophes de la Grece fonderent l'art de l'Education & la Morale, sont trop importans, & trop peu suivis, pour ne pas nous arrêter un moment.

Dans leurs grandes opérations, ces Philoſophes ne purent avoir que deux guides, ou principes; l'expérience & la raiſon; ou les connoiſſances acquiſes immédiatement par l'uſage des ſens, & l'intelligence qui compare ces obſervations, pour en tirer des regles & pour en faire l'application. En approfondiſſant leurs ſyſtêmes, nés du différent uſage de l'expérience & de la raiſon, nous pourrions les ranger ſous trois claſſes, comme on a rangé ceux des Médecins; nous pourrions reconnoître trois ſortes d'Inſtituteurs & de Moraliſtes; les Empiriques, les Dogmatiques & les Méthodiſtes. Les Empiriques ont conſulté l'expérience. Tout, juſqu'aux effets des alimens les plus ordinaires, des mouvemens de chaque organe, des actions les plus indifférentes en apparence, des ſons les plus légers, des ſyllabes & des lettres même, tout dis-je, fut l'objet de leurs obſervations; & chaque expérience leur ſervoit au beſoin. Quand on en eut recueilli un certain nombre, on en compoſa des méthodes ou des plans généraux,

généraux, applicables aux ſujets qu'on vouloit réunir. Mais bientôt on ſentit les inconvéniens des ſyſtêmes de ces Méthodiſtes. Des génies heureux reconnurent que dans l'Education & la Morale, comme dans tous les autres arts, il falloit ſe conduire d'après les circonſtances particulieres: ils travaillerent à réunir toutes les obſervations & les expériences qu'on avoit déjà faites : ils en tirerent des regles; ils en formerent une ſcience; & ils travaillerent à la faire valoir dans les cas particuliers. L'on peut donner le nom de Dogmatiques aux auteurs de cette grande opération. Les Méthodiſtes, effrayés du grandnombre de ces obſervations & de ces regles, prétendirent abréger l'art par différentes méthodes, auxquelles chacun voulut plier l'homme.

L'art de l'Education & la Morale ont commencé par l'expérience ou l'empiriſme, comme la Médecine. Les premiers Inſtituteurs & Légiſlateurs, ceux des temps originaires ont été des Empiriques, tels que les Médecins leurs contemporains. Mais l'empiriſme des premiers ſe

perfectionna bien plus promptement que celui des seconds, & se changea en méthode. Minos, & après lui Lycurgue, pourroient bien être regardés comme les premiers Instituteurs & Législateurs méthodistes, & comme les Inventeurs des plans d'Education & de Morale, du moins chez les Grecs. Non seulement ils firent entrer l'éducation dans leurs Institutions civiles; mais encore ils ne dresserent réellement qu'un plan pour l'éducation des enfans & le gouvernement des citoyens. A Lacédémone, ainsi qu'en Crete, l'Etat se chargea de l'éducation des enfans, sur le plan que ces deux Législateurs avoient tracé. Il falloit que tous les enfans s'y pliassent : & si quelqu'un étoit trop foible pour supporter l'effet violent des agens dont l'usage étoit prescrit par le plan ; cette considération n'arrêtoit point : on se débarrassoit de l'enfant, en le jettant dans une fondriere : on ne vouloit des hommes que d'une sorte à Lacédémone ; dans les lieux publics destinés à l'éducation, on ne connoissoit qu'un procédé pour les former.

Il n'eſt point de Méthodiſte qui n'ait été obligé depuis, de prendre ainſi des partis plus ou moins violens, pour aſſervir indifféremment les éleves à ſon plan. Ici c'eſt leur ſanté; là c'eſt leur eſprit; ailleurs c'eſt leurs mœurs qu'il faut ſacrifier, pour ſuivre les plans brillans qui depuis ce temps ſe ſont ſuccédés & détruits mutuellement.

Mais les autres Grecs n'imiterent point les Crétois ni les Lacédémoniens dans leurs Inſtitutions. L'empiriſme d'éducation ſe perfectionna dans leurs écoles & dans leurs gymnaſes, peu de temps après l'établiſſement des Jeux Olympiques : & long-temps avant qu'Hippocrate réduiſit l'empiriſme médicinal en dogmatiſme, l'éducation s'étoit changée en un art qui avoit pour objet d'appliquer les alimens, les exercices & les ſciences à la conſtitution des ſujets. Nous voyons que cette révolution étoit déjà faite dès le temps de Solon; peut-être même pourroit-on lui en faire honneur. Pour donner de nouvelles Loix aux Athéniens, ce Philoſophe étudia leur conſtitution phy-

ſique & morale avec la plus grande application : & ce fut ſur la notion qu'il s'en forma, qu'il rédigea ſon code, qu'il en ſoutint l'exécution, & qu'il régla toutes les opérations de ſa politique. Croyez-vous, lui dit quelqu'un, que vos Loix ſoient les meilleures qu'on ait pu donner aux Athéniens ? Non, dit ce Philoſophe : mais ce ſont les meilleures qu'ils ayent pu recevoir.

Ce grand Légiſlateur étoit perſuadé que le ſeul moyen d'aſſurer l'exécution des meilleures Loix faites pour le bonheur d'un peuple, étoit d'y plier les hommes dès le berceau. Il étoit perſuadé que le gouvernement économique & ſcholaſtique devoit être l'apprentiſſage du gouvernement civil. Rempli de ces idées, il fit un point capital de l'Education de la Jeuneſſe. Les Loix qu'il preſcrivit pour la régler, avoient deux objets : le premier étoit de donner de la force & de la vigueur aux organes, par la frugalité & par tous les exercices gymnaſtiques : & le ſecond étoit d'orner l'eſprit & de former les mœurs,

par l'éloquence. Cet art n'étoit alors que la Philosophie, dont l'usage se communiquoit par une prosodie chantante, par la poësie & par la musique. Solon distribua les éleves en deux classes ; la premiere, qui recevoit les enfans, ou *Paidès*, depuis sept ans jusqu'à dix-huit : & la seconde, qui occupoit les *Ephebes*, depuis dix-huit jusqu'à vingt. Il ne leur prescrivit pas un plan pédantesque d'alimens, d'exercices & d'études, comme Lycurgue avoit fait aux Lacédémoniens : il se contenta de leur donner des maîtres pour chaque genre de science & d'exercice, & de les soumettre à des officiers, qui devoient en faire l'application au tempérament, au génie, aux mœurs de chacun d'eux, & aux circonstances où chacun se trouvoit. Le Cosmete étoit comme leur Gouverneur & leur Instituteur ; il veilloit sur leur instruction & sur leurs mœurs. Le Gymnaste ou Gymnasiarque étoit le premier maître des exercices : il en étudioit les propriétés, relativement à la santé & à la vigueur qu'ils pouvoient donner au corps en général,

& à chaque organe en particulier : & il étoit chargé d'en faire l'application à la complexion de chaque éleve. L'un & l'autre avoient à leurs ordres une foule d'officiers subalternes, pour exécuter les plans particuliers qu'ils dressoient pour chaque éleve.

Ce nouvel art d'Education, que la Physiologie, plus cultivée & mieux connue fit naître, produisit de nouveaux prodiges. La barbarie, introduite dans la Grece par l'invasion des Héraclides, avoit éteint la race des Héros : mais le renouvellement de l'art de l'Education & de la Morale, après le rétablissement des Jeux Olympiques, donna naissance à une nouvelle race d'hommes, aux Athletes, supérieurs aux prétendus Héros de la nature. Voulons-nous voir quel étoit l'art de ces nouveaux Instituteurs : quels étoient leurs motifs & leurs vues? Suivons leurs éleves, des écoles & des gymnases, aux jeux olympiques & aux autres jeux de la Grece, pour disputer une couronne d'ache, de laurier, ou de quelqu'autre plante aussi méprisable par elle-même. Qu'elle étoit donc la grande récompense at-

tachée à cette couronne, qui inspiroit tant d'ardeur à tous les Grecs, depuis l'artisan jusqu'au monarque? la gloire & l'honneur. Les vainqueurs d'Olympie prenoient place dans un rang mitoyen entre les hommes & les dieux. Quel étoit le mérite capable d'élever en quelque sorte l'homme au dessus de la nature humaine? Une vigueur de corps & d'esprit, qu'il semble que la nature refuse, & que l'art seul peut donner. Quels étoient ces spectacles brillans, qui rassembloient toute la Grece dans un lieu? Des jeux, des exercices gymnastiques & littéraires, des combats : le prix étoit réservé par-tout à celui qui sçavoit mieux courir; qui sçavoit faire voler un char avec plus de sûreté; qui sçavoit lancer un javelot avec plus de force; qui sçavoit mieux se servir des armes naturelles & artificielles; qui sçavoit mieux animer les sens; qui sçavoit mieux peindre les objets à l'entendement; qui en un mot, paroissoit supérieur à tous les hommes, par la force & l'adresse de ses organes, par l'activité & la précision de son esprit. Les avantages que

la patrie se proposoit de retirer de ces talens distingués, étoient bien capables de la dédommager au centuple des récompenses qu'elle leur donnoit. Les vainqueurs des jeux, étoient regardés comme les hommes les plus propres à défendre leurs compatriotes, à les instruire & à les gouverner; à offrir aux dieux les vœux & les prieres, & à chanter leurs bienfaits.

Les Grecs, & principalement les Athéniens, instruits avec tant d'art, devinrent bientôt les premiers hommes du monde: & cependant ils n'avoient encore pour Médecine qu'un empirisme fort borné. Cette espece de contrariété, ne peut surprendre que ceux qui ignorent l'histoire de la dégradation de l'humanité. La bonne constitution que les Anciens devoient à leur excellente éducation, rendoit la Médecine presque inutile: & d'après ce que nous apprennent les monumens de cette histoire, on peut donner comme une regle, que l'utilité de la Médecine est chez chaque nation, en raison de la mauvaise Education qu'on y donne. Les Philosophes de ces temps, Platon entre

autres, nous apprennent en effet que la Médecine ne devint un art que quand les abus se glisserent dans celui de l'Education, & qu'on regarda la Médecine civile, comme une innovation dangereuse : cependant il s'en faut bien encore que la Médecine d'Hippocrate eût ce luxe & cette complication, qu'on reproche à la Médecine moderne.

Quand ce divin vieillard parut, les Sophistes étoient en possession de l'Education Littéraire ; & les reproches si multipliés que Socrate, ou plutôt Platon, leur fait continuellement, prouvent qu'en effet ils y avoient introduit des abus très-nombreux & très-dangereux. Pour faire briller leur esprit, ils négligeoient l'observation, & traitoient l'économie animale d'après leur imagination : & Socrate sans cesse travailla à les ramener à l'expérience. Oubliant les sages maximes de Solon, ils étoient devenus méthodistes, & prétendoient assujettir leurs éleves à leurs plans généraux & imaginaires. Quelque peu d'envie que j'aye d'entrer ici dans aucun détail, je ne puis m'empêcher

de rappeller le reproche que leur fait à ce ſujet Socrate, ou plutôt Platon ſon organe. C'eſt une autorité trop reſpectable & trop concluante contre les préjugés qui s'oppoſent au renouvellement de l'art de l'Education, pour ne pas la préſenter ici.

Platon, voulant faire appercevoir au jeune Phedras que l'art des Sophiſtes étoit trop vague pour être utile, compare ſon exercice à celui de la Médecine : imaginons, lui dit-il, un homme qui s'en iroit trouver Eryximaque (fameux Médecin de ſon temps) ou ſon pere, & qui leur diroit : je connois les remedes propres pour échauffer, pour rafraîchir, pour procurer les différentes évacuations ; en un mot, je poſſede un grand nombre de recettes ; & je me crois très-capable de pratiquer & d'enſeigner la Médecine : ces Médecins ne manqueroient pas de lui demander, s'il ſçait de plus à quelles ſortes de maladies tels & tels remedes conviennent ; dans quelles circonſtances & en quelle doſe il faut les donner. S'il répond qu'il n'en ſçait rien ; mais que l'uſage l'appren-

dra à ses disciples : ils le regarderont sans doute comme un fou, de se croire Médecin, sans avoir aucunes connoissances des principes de l'art. Telle seroit aussi la réponse, dit Platon, que les éloquens Adraste & Periclès ne manqueroient pas de faire, si on leur parloit de tous ces préceptes que les Sophistes donnoient pour l'art de la Rhétorique, sans se mettre en peine d'enseigner l'usage qu'il en faut faire, le temps & le lieu de les mettre en œuvre, & les moyens d'en composer un tout. Pour sentir toute la force de ce passage, qui est le texte de tout ce que Platon a dit dans ses Dialogues sur l'Education; rappellons ce que nous avons déjà observé, que par le mot *Rhétorique*, on entendoit alors, à peu près ce que nous entendons aujourd'hui par *Education Littéraire*. Les Instituteurs de ces temps conduisoient leurs éleves par l'éloquence; & ils leur apprenoient à conduire les hommes par le même moyen. Reprenons le fil de notre histoire.

Je ne prétends point enlever à Hippocrate l'honneur qu'on lui a

fait dans tous les temps, de le regarder comme le fondateur de la Médecine dogmatique ; je veux dire de cet art qui s'occupe du rétabliſſement de la ſanté, par des moyens correſpondans à toutes les circonſtances de la maladie & du malade : mais j'obſerverai que l'empiriſme, qui prend les faits tout iſolés, n'a pu s'élever à cette grande combinaiſon, ſans avoir produit auparavant, comme l'art de l'Education, quelque méthode, qui généraliſât les obſervations, & les rapportât à certains chefs, d'une maniere imparfaite : & c'eſt à l'art de l'Education que la Médecine dut ce degré d'élévation où elle monta avant Hippocrate. Herodicus, maître d'un gymnaſe, obſerva que la ſanté de ſes éleves étoit ordinairement auſſi conſtante, que leur vigueur & leur adreſſe étoient ſupérieures à celles des autres hommes. Il attribua l'un & l'autre de ces précieux avantages à l'exercice continuel de leurs organes. Rempli de cette idée, il crut que la Gymnaſtique pouvoit également ſervir au rétabliſſement de la ſanté, à

sa conservation, & à la perfection des facultés naturelles. Il en fit l'essai sur lui-même ; & il fut assez heureux pour parvenir à une longue vieillesse, avec une maladie mortelle & incurable. Herodicus exerça ce nouvel art, se fit une grande réputation : & Platon le regardoit comme l'auteur de la Médecine de son temps, qui avoit succédé à l'empirisme d'Esculape. Hippocrate, qui fut son disciple, n'a donc passé comme le fondateur de la Médecine, que parce qu'il surpassa son maître par de plus grands succès dans sa pratique, & par ses Ouvrages immortels : ou plutôt Herodicus n'inventa qu'une méthode de guérir, en appliquant à la Médecine les agens de l'Education, & principalement les promenades, les courses, la lutte, les frictions, les fomentations, les boissons & le régime : mais Hippocrate fonda l'art même de la Médecine, en y faisant entrer tous les agens & tous les principes que l'expérience & la raison avoient appris & suggérés.

En complétant la Médecine, Hippocrate laissa l'économie animale

commune aux Inftituteurs, aux Moraliftes & aux Médecins. Dans ce plan naturel, l'art de l'Education fit dans l'Académie, le Lycée & les autres gymnafes, entre les mains des Socrate, des Platon, des Ariftote & des autres Philofophes, des progrès qui correfpondirent parfaitement à ceux que la Médecine fit entre celles des Polybe, des Proclès, des Erafiftrate, des Herophile, & autres Médecins de l'Antiquité Grecque, dans les écoles de Cos, de Cnide & d'Alexandrie. On vit même des Athletes Médecins & Chirurgiens dans les Gymnafes; comme on vit des maîtres d'Education dans les écoles de Médecine. Les Philofophes & les Médecins contribuerent par égale portion, aux découvertes & aux progrès de l'économie animale, leur domaine commun : & fi Herophile & Erafiftrate pénétrerent plus avant qu'Ariftote dans le corps humain, ce n'étoit que parce qu'Ariftote avoit déjà laiffé Hippocrate & Polybe, bien loin derriere lui dans l'Anatomie.

Les Grecs, qui dans tous les temps s'étoient donnés avec ardeur à l'étude

de l'homme, connoissoient trop l'influence des organes sur les conceptions & sur les passions, pour ne l'avoir pas prise pour base dans leurs excellentes Institutions. C'est en travaillant à perfectionner les facultés corporelles, qu'ils parvenoient à donner tant d'énergie à l'ame. Si leurs exercices gymnastiques & militaires, contribuoient à rendre les hommes durs & féroces; ils sçavoient corriger ce vice par d'autres moyens, qui servoient de contrepoison aux premiers, principalement par la Musique; si propre à tempérer & à adoucir les mœurs, en faisant sentir à l'ame la douceur, la pitié, la tendresse & le doux plaisir. Pythagore, Socrate & Platon travaillerent, il est vrai, à dégager l'esprit de la matiere; à débarasser l'ame des liens par lesquels la nature l'a attachée au corps. Le systême des idées inhérentes à l'ame antérieurement à son union avec le corps, & indépendantes du méchanisme des organes après son union; en un mot, le systême des idées innées, que ces Philosophes reçurent des Mages de Perse & des

Brachmanes des Indes, tendoit à rendre l'ame moins docile aux loix de la Physique : mais les Grecs, si amateurs des systêmes, ne s'en servoient guere que pour faire briller leur esprit, & ne les prenoient point pour regle de leur conduite; & les Philosophes de l'Académie ne donnoient pas moins d'attention aux loix de l'économie animale, que ceux des autres sectes, qui contredirent leurs principes. Platon ne vouloit pas qu'on dressât l'homme méthaphysique, sans travailler en même temps à dresser l'homme physique. Il regardoit même les préfectures de Musique & de Gymnastique, comme les emplois les plus importans de la cité.

C'est cette éducation réglée avec tant d'art, qui a procuré aux arts & aux sciences chez les Grecs, des progrès qu'ils n'ont faits chez aucun autre peuple. C'est la Morale qui en a été la suite, qui a fait des Grecs les plus excellens modeles de l'humanité. De toutes les nations qui les ont imités, il n'en est point qui ayent mieux profité de leurs leçons

& de leurs exemples, que les Romains, qui les assujettirent. Pendant les premiers temps de leur république, les Romains eurent toujours leurs vues tournées vers la politique & l'art militaire. Le régime physique, auquel ils étoient assujettis, rendoit leurs corps presque exempts de maladies. Le régime moral qu'ils observoient, fit de chaque Romain, un tendre enfant de la patrie; & de toute la nation, les premiers citoyens du monde. Alors l'Education n'étoit encore chez eux qu'une méthode, & la Médecine qu'un empirisme : mais les sciences pénétrant peu à peu de la Grece à Rome; les Romains n'eurent pas plutôt connu l'art de l'Education & de la Morale, qu'ils les exercerent sur le même plan que les Grecs.

La Physiologie fit la base; & la Poësie, l'Eloquence, la Musique & la Gymnastique fournirent les principaux agens de l'art de former des hommes & des citoyens. L'administration & l'usage s'en faisoit principalement dans des lieux publics formés & réglés sur le modele des

Gymnases de la Grece, mais qui étoient encore bien plus spacieux & plus magnifiques. Si jamais il a été nécessaire de faire des plans pour la succession méthodique des études & des exercices ; c'étoit dans ces Gymnases, où se rendoient en foule des personnes de tout âge & de toute condition. Cependant les Romains ne trouverent point qu'il leur fût impossible d'exercer l'art de l'Education & de la Morale sur le plan des Grecs ; & ils établirent dans leurs Gymnases les mêmes officiers ; les uns subordonnés, pour présider à l'administration de chacun des agens de l'art ; les autres, vraiment Instituteurs, pour en faire l'application à la complexion de chaque éleve, & autres circonstances où il se trouvoit. L'Eloquence, la Poësie & la Philosophie, furent cultivées avec un soin extrême par les Maîtres d'Education Littéraire, qui quitterent le titre de Sophistes, pour prendre celui de Grammairiens : & leur profession devint aussi respectable, que son objet étoit étendu. La Musique & la Gymnastique ne furent pas cul-

tivées avec moins de fruit : & l'art du geste, émané de tous les précédens, opéra chez les Romains des merveilles que les Grecs même n'avoient point encore vues. Peu s'en fallut qu'il ne surpassât la parole & l'écriture, dans l'expression des pensées & des passions.

Lorsque l'art de l'Education s'établit à Rome, avec les beaux-arts des Grecs, on n'y connoissoit encore que cette Médecine économique, si vantée par Caton, ce grand détracteur de la Médecine civile & des Médecins. Cependant les Andronic, les Métrodore, les Polybe, avoient déjà fait briller dans cette ville les merveilleux effets de l'Education : déjà ils avoient contribué prodigieusement à changer les mœurs des Romains : déjà les Gracches, les Plaute & les Terence, leur avoient fait sentir la force de l'Eloquence & de la Poësie : déjà les Scipion, les Varron, les Hortensius, les Ciceron & les Cesar, avoient reçu cette solide Education, qui leur fit connoître les loix de la nature, & qui les mit en état de conduire les hommes, plus

par la *Philosophie* & par la parole, que par les armes; & cependant la Médecine civile ne s'établit à Rome, que dans le temps que ce dernier donna droit de bourgeoisie aux Médecins. Dans cette révolution, l'art de l'Education fut encore le canal qui répandit les eaux salutaires de la Médecine sur les Romains. Ce fut un Rhéteur, c'est-à-dire un Instituteur de la jeunesse, qui fonda cet Art à Rome. Asclepiade de Pruse, s'étoit établi dans cette ville pour enseigner la Rhétorique : & quoiqu'il ignorât les grands principes de la Médecine des Grecs, il s'érigea en Médecin: & il fonda une école, qui a été le berceau de la Médecine des Romains, & le germe des différentes méthodes qu'ils ont substituées à la Médecine dogmatique des Grecs. Asclepiade, qui n'avoit que des connoissances bornées dans cet art, y fit ce que Minos & Lycurgue avoient fait dans celui de l'Education, & ce que Herodicus avoit déjà fait dans la Médecine des Grecs. Il rapporta les causes des maladies à certains chefs; & borna leur traitement à l'usage mé-

thodique des agens de l'art de l'Education. Il tira la théorie de sa Médecine, de la Physiologie de Démocrite & d'Epicure : il en tira la pratique, de l'art des Athletes & de celui des Rhéteurs. Il posa celle-ci sur six colonnes : la diete, l'usage du vin, les frictions, la promenade, la gestation, & les discours persuasifs. L'administration de chacun de ces moyens étoit l'objet d'un art particulier. Les Anciens, fort observateurs, avoient établi des formules & des regles sur les choses que nous regardons comme les plus uniformes & les plus indifférentes. Au reste il ne paroît pas qu'en se donnant à la pratique de la Médecine, Asclepiade ait renoncé à celle de l'art de l'Education & de la Morale. Il se donna toujours d'une maniere particuliere à la Médecine préservative, qui en est la principale partie : & il se croyoit si sûr des préceptes qu'il en donnoit, qu'il osa défier la Fortune de le rendre malade : & il gagna cette espece de gageure.

Toutes les parties de l'art de l'Education & de la Morale, entées sur

le tronc de la ſcience de la nature, firent encore des progrès entre les mains des Romains réunis aux Grecs: mais il n'y a rien de plus ſtable dans les arts & les ſciences, que dans toutes les autres productions des hommes. Les controverſes nées de la contrariété des opinions chez les Philoſophes de la Grece & de Rome, offrirent un champ libre à l'imagination : & on perdit l'expérience de vue. D'un côté, les nouveaux Platoniciens voulurent tirer les principes de la Morale, de leur diſtinction des idées innées ou intellectuelles, & des idées ſenſibles. Perſuadés que les premieres étoient un don immédiat de la Divinité; & que les ſecondes étoient des vices que toute la puiſſance divine n'avoit pu détruire; ils ne s'occuperent plus que de la recherche des moyens de faire cette ſéparation, pour dégager l'ame des ſens, & l'unir à la Divinité. Delà les progrès de cet art célebre ſous le titre de *Magie Théurgique*. Dans l'exercice de cet art, l'imagination ſeule travailloit. Qu'arriva-t-il? Toutes les forces de la réflexion étant

dirigées sur le cerveau, dans les climats brûlans de l'Asie & de l'Afrique, cet organe se trouva bientôt vicié; il entra dans une espece d'irritation convulsive : & un délire philosophique devint une maladie épidémique répandue sur toutes les nations. Plusieurs écoles, il est vrai, & particuliérement celles des Stoïciens & des Péripatéticiens, soutinrent avec ardeur le systême de la nature : mais trop occupées à défendre le principe, elles négligerent l'observation, qui devoit en apprendre toutes les suites: & l'Education & la Morale, considérées comme un art, commencerent à s'altérer chez les Grecs & chez les Romains, avant qu'il eût reçu toute la perfection que l'expérience & l'industrie peuvent lui donner.

Les Athletes de leur côté, dégénérerent de leur ancienne discipline: oubliant les premieres vues qui avoient donné naissance à leur état; ils en bornerent l'objet, à se faire une masse informe de chair, inutile à l'Etat & souvent à eux-mêmes: négligeant de tempérer les effets de l'éducation physique par ceux de

l'Education Littéraire, ils contracterent des vices, qui se répandirent jusque sur leurs compatriotes.

La chûte totale de l'art de l'Education & de la Morale, auroit bientôt suivi les efforts du fanatisme des Philosophes, & de l'imbécille férocité des Athletes, sans les plumes éloquentes qui firent triompher les vérités & les vertus du Christianisme, des erreurs monstrueuses & des vices honteux du Paganisme. Le systême des idées innées fit naître successivement une infinité d'enthousiastes, qui, d'après les chimeres & les visions de Simon le Magicien & de Manès, se répandirent dans l'Eglise Chrétienne & dans les écoles des Mages & des autres Philosophes : & comme le plus grand nombre des Héréfies qui désolerent l'Eglise, avoient pour principes des erreurs physiologiques; les SS. Peres qui les combattirent, ouvrirent les Livres des Physiologistes, Philosophes & Médecins. En éclairant la nature comme l'aurore de la révélation, ils dissiperent les nuages dont on vouloit couvrir ce soleil : & c'est principalement aux connoissances

connoiſſances de Phyſiologie, que les S. Baſile, les S. Auguſtin, les S. Grégoire & les anciens Ecrivains Eccléſiaſtiques les plus célebres, durent leurs ſuccès & leur réputation ; de maniere que la ſcience de la nature & celle de la parole de Dieu, furent les deux baſes de l'Education & de la Morale Chrétiennes, dans les plus beaux ſiecles de l'Egliſe. C'eſt cette méthode d'étudier la Religion, qui a encore fait voir aux Hiſtoriens de la Médecine, tant de Médecins parmi les anciens Théologiens, qui ont cru qu'il n'y avoit pas de plus ſûr moyen de prouver la réalité, & de démontrer l'uſage des loix ſurnaturelles, que de les mettre en parallele avec celles de la nature.

L'art de l'Education, que les SS. Peres & les Philoſophes Péripatéticiens & Stoïciens avoient ſoutenu contre les efforts du fanatiſme, ne put ſe ſoutenir contre les préjugés & la barbarie des peuples qui détruiſirent l'Empire Romain. L'occupation qu'ils donnerent aux Romains, ne laiſſa plus de temps aux obſervations & aux expériences. On conſerva quelques principes des

Anciens : mais la prévention & l'intérêt ne permirent même pas à la raiſon d'en faire l'application. On voulut ſuppléer à toutes les facultés de l'eſprit, par un nouveau plan d'Education & de Morale, qui en bornoit les fonctions à recueillir des autorités par la mémoire, & à en créer par l'imagination. Dans cette funeſte révolution, l'art ſe perdit entiérement ; & il ne fut remplacé que par une routine, plus capable d'exclure la ſcience & la vertu, que d'établir leur regne. Un empiriſme groſſier préſida à la ſanté ; un deſpotiſme cruel régla les mœurs formées dans la barbarie ; & le pédantiſme n'enſeigna que l'art de beaucoup parler ſans rien dire.

Cependant l'extinction des ſciences ne fut pas totale. Les Arabes, les plus fanatiques des barbares qui démembrerent l'Empire Romain, avoint toujours témoigné du goût pour la Médecine économique & pédagogique. Bien-loin que cette ſcience fût proſcrite par la Loi de Mahomet ; ce prétendu Prophete l'indiqua & l'enſeigna lui-même, comme une

partie de l'art qui se propose de faire des hommes sains & religieux : & lorsque sous son successeur Omar, les cruels Arabes condamnerent au feu les Livres de la magnifique & grande Bibliotheque d'Alexandrie; ceux de Médecine trouverent grace : mais ce qui mérite bien d'être observé, ce ne fut point pour servir à fonder la profession de Médecin, que ces Livres furent recueillis; mais seulement pour éclairer la partie de l'Education Littéraire, qui se propose de faire connoître à tout homme les agens de la santé & des mœurs. Ces Livres furent déposés dans les écoles sacrées que les Califes fonderent dans leur mosquées : le plan de l'Education Arabesque n'embrassa comme auparavant, que trois points : l'étude de la Grammaire, celle de la Loi, & celle de la Médecine économique. Ce ne fut que plus d'un siecle après, que la profession de Médecin se forma dans ces écoles, sous la dynastie des Abassides; lorsque les Califes Almanzor & Almamon firent traduire les Livres de Médecine clinique, & favoriserent les Médecins; & sur-

tout lorſqu'aux moſquées on joignit des hôpitaux.

Les Juifs qui, depuis leur derniere diſperſion, n'avoient plus que les reſſources de l'induſtrie pour ſubſiſter, ſe donnerent également aux ſciences & au commerce. Ils ſe firent un plan d'Education & de Morale nationales, qu'ils s'appliquerent à faire correſpondre à la forme de l'Ecriture Sainte, plus qu'à ſon eſprit & à l'ordre de la nature. Il étoit néceſſaire que quelques peuples s'écartaſſent de la voie naturelle, pour démontrer aux autres hommes les ſuites des égaremens de l'eſprit. De tous les plans d'Education & de Morale de l'antiquité, il n'en eſt point où la Phyſiologie figure moins que dans celui des Rabbins. L'imagination y faiſoit tout; & l'obſervation preſque rien. Auſſi n'y a-t-il point de ſorte de ſçavans qui ayent produit des idées plus abſurdes & plus extravagantes que ces Docteurs: la Phyſiologie même des Livres ſaints, ne devint entre leurs mains, qu'un tiſſu de merveilles chimériques. Mais la Littérature des Juifs ſuivit la même révolu-

tion que celle des Arabes. Ces peuples difperfés, trouvant leur compte dans les expéditions militaires, profiterent de celles des Arabes, pour fe répandre avec eux : & comme ils avoient à peu près les mêmes mœurs & la même Langue, ils fe donnerent comme eux, à l'étude de la Phyfiologie, pour l'exercice de l'art de l'Education & pour celui de la Médecine. Alors leurs Rabbins devinrent auffi Phyfiologiftes que les Arabes ; & leurs idées gigantefques & chimériques, fe réduifirent & s'épurerent au ton de la nature, dans les Ecrits de plufieurs de ces Docteurs, auffi judicieux que fçavans, & principalement dans ceux d'Abenezra & de Maimonides. En un mot ces Arabes fi connus par leur ignorance & par leur groffiéreté; ces Juifs fi méprifés par leurs fuperftitions ; ces deux peuples enfin fi déteftés par leur fanatifme, parvinrent cependant à fe faire une méthode d'étudier, qui partoit de la fcience de la nature. Ils établirent à peu près le même ordre dans leurs études, que les Grecs & les autres nations les plus fçavantes. Il n'y a ici lieu

d'étonnement que pour les esprits tout dévoués à la Métaphysique, qui ont oublié que tel est le plan, que telle est la marche de la nature. Les Sauvages mêmes, les Sauvages n'en connoissent pas d'autres. Le soin du corps fait chez eux la premiere & presque la seule partie de l'éducation de leurs enfans. Ces hommes, qui ne connoissent point nos superfluités, ont pourtant une Médecine supérieure à celle qu'on reçoit dans le plan ordinaire de nos études. Mais n'interrompons point la progression successive des connoissances qui nous sont parvenues, pour chercher des exemples chez des peuples, à qui nous serions fâchés de ressembler à aucun égard.



PRÉCIS HISTORIQUE

Sur le Renouvellement & les Progrès de l'Art de l'Education & de la Morale en France.

APRÈS plusieurs siecles de barbarie, l'aurore des sciences parut dans l'Occident: & les Italiens & les François sont ceux qui contribuerent le plus à faire naître cette révolution en Europe. Les circonstances de ces temps établirent dans les mœurs une contradiction qui demanda un double plan d'éducation. D'un côté les Nobles, tout dévoués à l'art militaire, & ne respirant que le sang & le carnage, ne s'occuperent que de l'art de fortifier les organes, pour se rendre supérieurs à leurs ennemis. Les Ecclésiastiques au contraire, entiérement dévoués à la contemplation des choses céleftes, regarderent la mémoire & l'imagination comme les principales fonctions & les premieres prérogatives de l'homme. Mais tout barbares que devinrent les hommes dans ces temps d'ignorance;

ils ne purent encore s'écarter bien loin de la nature. Des exercices grossiers, sans regle & sans art, firent presque toute l'occupation des Laïques, chez les premiers peuples du Nord qui ont fondé les Monarchies actuellement existantes en Europe : la vigueur de la nature faisoit tout leur mérite : ils ne connoissoient ni la force ni l'adresse de l'art. Des compilations informes & des leçons mal digérées, firent presque toute l'occupation des Ecclésiastiques. Cependant si les autorités & les produits de l'imagination faisoient toute leur science, du moins ils conserverent dans leur plan la théorie de l'éducation physique. Chez ceux-ci comme chez ceux-là, des connoissances vagues & générales sur la nature humaine, firent la premiere partie de l'art de l'Education : & ce que nous distinguons aujourd'hui sous les titres d'éducation physique, morale & littéraire, ne se soit qu'un tout, dont les parties étoient liées par les rapports que l'esprit put saisir dans ces temps de grossiéreté.

Il paroît que les premiers Rois de France voulurent imiter les Jeux du Cirque, si célebres chez les Romains. Il paroîtroit même qu'il faudroit remonter jusqu'aux regnes de la premiere Race, pour trouver l'origine de notre Prosodie & de notre Musique, dans la décadence de celles des Romains : mais les monumens ne jettent que de foibles lueurs sur ces temps jusqu'à Charlemagne, qui s'assujettissant presque toute l'Europe, rétablit l'Empire d'Occident. Les expéditions militaires occuperent presque sans cesse les Nobles, sous le regne de ce grand conquérant. Cependant ce prince aima les Lettres : & pour les faire fleurir, il tourna ses vues principalement du côté de la Langue, de la Musique, de la Chronologie & de la Jurisprudence civile & ecclésiastique. On dit qu'il voulut aussi rétablir la Médecine : mais quand on examine les monumens qu'on cite à cette occasion; on trouve qu'il ne s'agit encore ici que de la Médecine économique; & que la Médecine considérée comme une profession civile,

étoit alors en France entre les mains des Juifs.

Quoiqu'il en soit, la révolution que voulut opérer Charlemagne dans l'art de l'Education & dans la Morale, n'eut que des effets bien bornés. On avoit oublié les découvertes des Grecs dans la science de la Nature : & ce que ce prince & ses successeurs firent sans la Physiologie, démontre jusqu'où les hommes peuvent s'égarer, quand l'imagination se charge seule de tracer le plan des sciences. Les organes même des hommes du Nord n'avoient pas encore cette sensibilité & cette activité nécessaires pour recevoir l'action des agens de l'Education & de la Morale Grecques & Romaines. Il falloit que chez ces hommes glacés, les efforts de la réflexion redoublés avec art, fissent sur l'organe du sens intérieur, ce que la chaleur du climat fait naturellement chez les peuples Méridionaux. Aussi les progrès des sciences furent-ils plus rapides en Italie : & c'est dans les Monasteres que nous devons en suivre le cours. On a reproché aux Moines de s'être ingérés dans la pratique de la

Médecine & des autres professions civiles ; & l'on n'a pas fait attention qu'on leur a reproché par-là d'avoir suivi la marche de la nature, & d'avoir rendu les plus grands services à l'humanité. Les premiers Moines qui étudierent la Médecine dans le moyen âge, ne songeoient à rien moins qu'à se faire Médecins. A l'exemple des SS. Peres, ils cultivoient la Physiologie, comme le fondement & la base de la science des Mœurs & de la Religion. S'ils poussoient leur étude jusqu'à la Médecine même, ce n'étoit que pour régler le régime monastique. Aussi voyons-nous que la plupart des Regles Religieuses & des Ouvrages des Moines de ces temps, sont fondés sur les connoissances & sur les préjugés de la Médecine du siecle où chacun a paru : & quoique la science de la nature humaine ait fait partie des études monastiques, peut-être, depuis l'Institution des Ordres Religieux jusqu'au quinzieme siecle, les Historiens de la Médecine ne pourroient citer qu'un bien petit nombre de Moines Médecins de profession. Ce n'est pas même dans

les Monasteres qu'ils les trouveroient. Ceux des Moines qui se donnoient à cette profession, les abandonnoient pour vaguer dans le monde : & c'est le reproche que leur ont fait leurs Supérieurs, qui, dans le douzieme siecle, leur défendirent, non d'étudier la Médecine, comme on l'a écrit par inattention, mais de la pratiquer & de l'enseigner hors de leurs Cloîtres. La Physiologie & la Médecine économique des Moines, ne fesoit donc en effet qu'une partie du plan de leurs études morales & religieuses.

Il est vrai que ce sont les Moines qui ont été, chez les Chrétiens d'Occident, les premiers Médecins de profession. Mais cette révolution, qui paroît si hétéroclite aux Historiens de la Médecine ; je la trouve aussi naturelle que toutes les autres origines de cet art, né par-tout de l'extention des études scholastiques. Dans la Grece, la Médecine avoit pris naissance dans l'école militaire de Chiron ; parce que c'étoit la principale école que les Grecs ont eue dans les temps originaires. La Médecine

ſe renouvella en Occident dans les Monaſteres; parce qu'ils étoient preſque les ſeules écoles qui euſſent un plan d'études : mais il n'en faut pas conclure que les Cloîtres ayent été de véritables écoles de Médecine. Le Mont-Caſſin, Monaſtere de l'Ordre de S. Benoît, a été une des premieres & des plus célebres écoles du moyen âge. Les Religieux qui y enſeignoient, y avoient réuni tous les Livres qu'ils avoient pu recueillir; mais tout y étoit dirigé vers le régime monaſtique, vers la Morale & vers la Religion. Il s'y fit des compilations de Médecine : mais ces compilations n'étoient point d'un autre genre que celles qu'on avoit faites juſqu'alors; pour donner aux peres de famille des connoiſſances générales ſur la conſervation de la ſanté. Ces ſçavans Religieux pouſſerent l'étude de la Médecine auſſi loin qu'ils le purent, pour leur uſage : quelques-uns même ſe donnerent à la Médecine clinique; & parmi eux on diſtingue Conſtantin l'Africain. Par-là ils donnerent lieu à l'érection de la Médecine en profeſſion civile : mais ce n'eſt

pas dans le Monaſtere même du Mont-Caſſin que ſe fit cette révolution : ce fut dans la célebre ville de Salerne, ſituée au pied de la montagne où étoit cette fameuſe Abbaye. Les Moines du Mont-Caſſin contribuerent à fonder la célebre école de Salerne, de la même maniere qu'Eſculape, élevé dans l'école de Chiron, forma la Médecine civile, & donna lieu aux écoles des Aſclepiades. Mais l'Abbaye du Mont-Caſſin ne demeura comme auparavant, qu'une école générale, qui ne cultivoit que la Médecine économique & morale : & l'école de Salerne dut principalement ſa célébrité aux Médecins Juifs & Arabes réunis aux Médecins Latins.

L'Ecole de Médecine de Montpellier eut une origine un peu différente de celle de Salerne : mais ce fut le même génie qui préſida à ſon érection. Elle dut ſon origine à des Arabes, à des Médecins formés dans les écoles des moſquées. C'eſt dans le douzieme ſiecle qu'on voit la Médecine parfaitement érigée en profeſſion civile en Europe :

mais Salerne & Montpellier étoient encore les deux ſeules villes où elle s'enſeignoit. Toutes les autres écoles d'Occident, épiſcopales ou monaſtiques, n'étoient que des écoles générales, deſtinées à l'inſtruction des Clercs & des Moines : je n'en excepte point celles de Rheims, de Chartres, de Paris & de quelques autres villes, où les Hiſtoriens de la Médecine ont voulu trouver des Médecins de profeſſion. L'on n'y voit en effet que d'habiles Inſtituteurs, que de grands Moraliſtes, qui reconnoiſſoient que la Phyſiologie eſt la baſe de l'art de l'Education & de la Morale ; que de ſçavans Théologiens, perſuadés que l'étude des loix ſurnaturelles devoit être précédée ou du moins accompagnée de celle des loix de la nature. Tels étoient entre autres le célebre Gerbert d'Aurillac, le fameux Abbon & l'Evêque Fulbert.

Les écoles épiſcopales & monaſtiques ne pouvoient être celles des Nobles, tout occupés du métier de la guerre. Auſſi voyons-nous que leur éducation a été très-négligée chez les peuples du Nord, juſqu'au

dixieme ſiecle : mais alors l'émulation réveilla la Nobleſſe de l'eſpece d'engourdiſſement où elle ſe trouvoit. Les Cours des Rois & de leurs Vaſſaux devinrent autant d'écoles ou plutôt de gymnaſes, où la jeune Nobleſſe fut admiſe, pour y apprendre à façonner ſes organes & à enrichir ſon eſprit. Une infinité de Héros s'y rendoient ſucceſſivement, pour y faire preuve de leur force, de leur adreſſe, de leurs bonnes mœurs, des connoiſſances & de l'expérience qu'ils avoient acquiſes dans leurs longs voyages. Ces Héros prirent le titre de Chevaliers; parce qu'en effet c'étoit à cheval qu'ils faiſoient leurs principaux exercices: & l'union qu'ils contracterent entre eux, donna naiſſance à l'Ordre de la Chevalerie. Il ne s'établit point pour eux des écoles publiques, comme dans la Grece & à Rome. La cour de chaque Chevalier fut une école où ceux qui prétendoient entrer dans l'Ordre, étoient obligés d'aller ſe former à ſon ſervice : là les Chevaliers & leurs Ecuyers les formoient par les exercices du corps les plus pénibles;

& les Dames prenoient ſoin de former leurs mœurs & d'orner leur eſprit. A la ſortie de ces écoles domeſtiques, les jeunes Chevaliers & Ecuyers étoient admis avec les anciens, dans des Jeux publics, célebres ſous le nom de Tournois, pour y donner des preuves ſolemnelles du fruit qu'ils avoient recueilli de leur éducation. Ces Tournois, quoique moins réguliers & moins magnifiques que les Jeux de la Grece & de Rome, ſe faiſoient cependant avec tout l'apparat & la magnificence dont les Rois pùrent les décorer. Ces ſpectacles ſe donnoient pour la nation entiere. Le Roi, la Nobleſſe & le Peuple ſe réuniſſoient pour y aſſiſter & pour rendre la victoire plus honorable. Les combats s'y donnoient au ſon des inſtrumens & au bruit des acclamations. Les prix s'y diſtribuoient par les ſuffrages des Dames : & les victoires étoient chantées par les Muſiciens & les Poëtes de ces temps.

Cette révolution ſinguliere de l'Education, donna naiſſance à une nouvelle race d'hommes, comparables aux Héros & aux Athletes de

l'antiquité. Elle eſt la date des beaux ſiecles de l'Hiſtoire de France : & ce Royaume a dû pluſieurs fois ſon ſalut aux Héros & aux mœurs qu'elle à fait naître. Il faut l'avouer pourtant ; les Tournois inſpiroient aux combattans & aux ſpectateurs, autant de férocité que de courage : & les Papes & les Evêques, qui les condamnerent pluſieurs fois, ne manquoient pas de bonnes raiſons. Cependant bien-loin d'en abolir l'uſage, leurs défenſes mirent plus de rivalité que d'émulation entre les maîtres d'éducation militaire & ceux d'éducation eccléſiaſtique. Mais il ne faut pas confondre l'uſage des Tournois avec l'abus que la férocité des mœurs y avoit introduit : cette brutalité nationale s'y trouva même tempérée, non par la muſique de ces temps, trop groſſiere pour opérer les mêmes effets que celle des Grecs ; mais par les loix mêmes de la Chevalerie & des Tournois. Le ſexe qui panche vers la brutalité, fut ſubordonné à celui dont la douceur & la pitié font le caractere. Les Dames chargées de l'éducation morale des Che-

valiers, devinrent les arbitres de leur honneur & de leur vie : & il ne falloit qu'un mot de leur bouche pour rallentir ou ranimer dans l'inſtant, le courage des Chevaliers les plus animés ou les plus indolens dans leurs combats publics ou particuliers.

Les premieres loix de la Chevalerie portoient, que les Chevaliers s'appliqueroient également aux lettres & aux armes. Mais bientôt on oublia la premiere de ces loix ; ou plutôt elle ne fut jamais bien obſervée. On ſe propoſa toujours de rendre les Chevaliers braves, adroits & vigoureux : mais on négligea de leur donner les qualités qui ſont les fruits de l'étude & de la réflexion ; & ſans leſquelles la valeur devient plus dangereuſe qu'utile. C'eſt de l'indifférence que les Chevaliers témoignoient pour la culture de l'eſprit, & de celle que les Eccléſiaſtiques témoignoient pour la culture du corps, qu'eſt née en France cette diſtinction dangereuſe, preſque inconnue aux Anciens, de l'éducation phyſique & de l'éducation littéraire ;

ainſi que cette diſtinction trop marquée de l'homme d'épée & de l'homme de lettres.

Cependant l'éducation de la Chevalerie n'étoit pas tout-à-fait ſans études. Les Dames chargées de l'inſtruction des éleves, s'appliquoient ſurtout à leur apprendre méthodiquement les regles de la ſanté, les loix de l'honneur, & les maximes de la religion. Et nous voyons encore le plan de cette éducation littéraire, fondé à peu près ſur les principes des nations anciennes. L'honneur & la piété bien ou mal conçus, en feſoient le principal objet : mais ces motifs n'excluoient point le ſoin du corps : & c'eſt dans la Médecine économique des Chevaliers, qu'il faut chercher en France les origines de la Chirurgie civile ; comme c'eſt dans la Médecine économique des Moines & des autres Eccléſiaſtiques, qu'il faut chercher les origines de la Médecine civile. Les jeux des Chevaliers étant ſouvent enſanglantés, les Dames ſe chargerent de panſer leurs bleſſures, & leur donnerent leçon ſur ces panſemens. Les

Barbiers & les Ménétriers qui les ſervoient dans leurs exercices, les ſervoient pareillement dans leurs panſemens. Ils érigerent leurs fonctions en profeſſions civiles : mais les Chevaliers continuerent à trouver, dans le plan de leur éducation, les preceptes de la Médecine & de la Chirurgie les plus néceſſaires à leur état.

Telle étoit l'éducation chez les Chevaliers & chez les Eccléſiaſtiques, lorſqu'à la fin du douzieme ſiecle, ſe forma l'Univerſité de Paris. Ce fut encore la nature, dirigée par les circonſtances des temps, qui régla le plan des Etudes, dans cette célebre Académie, la principale Ecole d'Occident, la mere de preſque toutes les autres ; celle que la plupart ont priſe pour modele. L'Univerſité de Paris ne fut dans ſon origine, que la réunion des écoles épiſcopales & monaſtiques qui ſubſiſtoient dans cette grande ville depuis pluſieurs ſiecles. La Philoſophie, la Médecine, le Droit-Canon & la Théologie, furent les ſciences dont ſes premiers Maîtres s'occuperent : & cependant, à proprement parler, il n'y avoit parmi

ſes Profeſſeurs, ni Médecins, ni Canoniſtes, ni Théologiens diſtingués des Philoſophes. Tous n'étoient que des Prédicateurs de l'Evangile, des Directeurs de conſcience, des Inſtituteurs de ceux qui ſe deſtinoient à remplir les fonctions du Miniſtere Eccléſiaſtique. La diſtribution des Etudes s'y trouva partagée, ſuivant les idées des Anciens, en ſept Arts Libéraux; la Grammaire, la Rhétorique, l'Arithmétique, la Logique, la Muſique, la Géométrie & l'Aſtronomie, tous compris dans ce vers:

Lingua, tropus, numerus, ratio, tonus, angulus, aſtra.

La ſcience de la nature entra plus ou moins dans chacune des ſept branches de cette diviſion. Ce n'étoit point pour ſervir la Médecine civile; il n'en étoit point encore queſtion. Les premiers Maîtres de l'Univerſité de Paris, n'avoient d'autre but dans leurs leçons, que de donner à l'Egliſe, les Miniſtres les plus habiles & les plus vertueux: & comme l'obſerve fort bien Crevier, quoiqu'il ne paroiſſe pas avoir bien connu le ſyſtême des études de ces

temps, les arts libéraux furent cultivés après Charlemagne, comme moyens, & la ſcience de la religion comme fin.

Ces ſept arts formerent la matiere de l'art de l'Education Eccléſiaſtique: mais il ne faut pas regarder cette diſtribution comme un plan d'études, ſuivant l'idée qu'on attache maintenant à ce mot. Dans ſes premiers ſiecles, l'Univerſité de Paris ne ſe forma aucun plan : chaque Maître y enſeignoit l'art qu'il avoit le plus étudié : & ſa premiere diviſion fut par Nations. Il n'y avoit alors ni ordre preſcrit pour les études, ni nombre d'années fixé, pour parcourir les ſept arts. Ce ſeroit ſe tromper que de regarder ce défaut de plan comme un déſordre. Les Maîtres ſe chargeoient de faire ſuccéder ces arts ſuivant les circonſtances où ſe trouvoit chacun de leurs éleves; & s'il y avoit de l'abus, ce n'étoit que parce que les éleves eux-mêmes ſe formoient ſouvent leur plan d'études; ou parce que les Maîtres n'étoient pas encore aſſez inſtruits pour former & remplir ces plans particuliers d'Education.

La protection que les Papes & le Roi Philippe-Auguste donnerent à l'Université de Paris, les Livres que les Moines recueillirent, les défenses qui furent faites à ceux-ci, de sortir de leurs Couvens pour enseigner la Médecine & les Loix, donnerent lieu aux Maîtres de l'Université de Paris, d'approfondir dans chaque science plus qu'il n'étoit nécessaire pour l'exercice seul de l'art de l'Education. Les connoissances renouvellées surchargerent la mémoire des Maîtres. Chacun s'occupa plus particuliérement de la science qui répondoit à son goût. Delà une nouvelle division de l'Université de Paris par Sciences ou par Facultés. Comme on n'étudioit alors que pour entrer dans le Ministere sacré, les Théologiens furent les premiers qui formerent un corps particulier; & on les voit distingués des Artistes dès la premiere réformation de l'Université, faite en 1215, par le Cardinal de Courçon. La Jurisprudence Canonique étant alors presque autant cultivée que la Théologie même, ceux qui s'y donnerent suivirent l'exemple des Théologiens.

L'une

L'une & l'autre étoient alors fondées ſur les principes de la Médecine économique & morale. Ceux qui ſe donnerent à cette derniere ſcience, pénétrerent peu à peu du côté phyſique, & s'érigerent en Médecins de profeſſion, de la même maniere qu'avoient fait les Moines du Mont-Caſſin : & ſur la fin dn treizieme ſiecle, les Facultés de Droit & de Médecine ſe trouverent formées & diſtinguées de celles des Inſtituteurs & des Moraliſtes. Cet événement, dont toutes les circonſtances n'ont pas été bien détaillées, ni les motifs bien déterminés; cette révolution, dis-je, donna lieu à des plans publics en faveur de ceux qui ſe conſacroient à l'étude des Arts & Belles-Lettres, de la Théologie, du Droit-Canon & de la Médecine : mais il s'en faut bien encore qu'on ait conçu pour lors de ces plans l'idée que nous en avons aujourd'hui. On ne les regarda que comme des diſtributions générales; & les connoiſſances plus particulieres qu'elles renfermoient, demeurerent dans chaque Faculté ſans ordre; comme elles le ſont encore

aujourd'hui dans les Facultés supérieures : ou plutôt on abandonna à des Officiers de chaque Faculté, le soin de faire pour chacun des éleves qui seroient obligés de s'adresser à eux, le plan particulier de ses études. Qu'est-ce encore en effet, que les Maîtres des études & les Présidens des Theses dans toutes les Facultés ? Ne sont-ils pas des monumens vivans de ces Instituteurs à qui les Ecoliers & même les Bacheliers devoient s'adresser pour diriger leurs études ?

Les Maîtres d'éducation & les Moralistes, qui jusqu'alors devoient leurs succès & leur réputation à l'étude qu'ils faisoient de l'économie animale, étoient bien éloignés d'y renoncer. Les premiers conserverent avec les Médecins une liaison étroite, qui faisoit refluer sans cesse dans leurs écoles les connoissances de la physique de l'homme. Il demeura même un grand nombre de Médecins dans la Faculté des Arts. La désunion de ces deux corps, ou plutôt l'oubli de l'économie animale dans les études scholastiques, étoit une de ces innovations contre nature, à laquelle

le temps ne pouvoit accoutumer les hommes que peu à peu. Il a fallu au moins trois ſiecles pour former un plan d'éducation, dans lequel on travaillât à former l'homme, ſans étudier l'homme. Dans le treizieme ſiecle & dans les deux ſuivans, les Inſtituteurs de la Jeuneſſe étudioient la Phyſiologie comme les Médecins : les Théologiens & les Canoniſtes, en puiſoient ſous eux les connoiſſances néceſſaires à la ſcience à laquelle ils ſe dévouoient; & ils les répandoient dans leurs Leçons & leurs Livres. C'eſt ce qu'on voit évidemment dans les Ouvrages qui nous ſont reſtés des grands hommes de ces temps ; & particuliérement dans ceux de Saint Thomas, d'Albert-le-Grand, de Roger Bacon, d'Arnaud de Ville-Neuve, & du Pape Jean XXII.

Mais pendant que ces grands Maîtres de Morale & d'Education Eccléſiaſtique, cultivoient la Phyſiologie avec une application qui leur a fait mériter également place dans l'Hiſtoire de la Théologie & dans celle de la Médecine, il ſe formoit des établiſ-

ſemens qui peu à peu devoient miner cet édifice & l'abattre tout-à-fait. Le plus ancien fut la fondation du College de S. Thomas du Louvre, dans le douzieme ſiecle. Le régime établi dans cette maiſon, avoit pour objet des exercices de piété. Des Chanoines furent chargés de l'Office divin ; de pauvres Ecoliers furent mis ſous l'inſpection d'un Proviſeur, qui régla le plan de leurs études : & un Hôpital fut deſtiné aux malades. C'eſt juſqu'à cet établiſſement qu'il faut remonter, pour voir l'origine du plan public des Etudes des Univerſités, que quelques-uns voudroient faire paſſer pour le plan national des Etudes Françoiſes. Pour voir toute la fauſſeté de cette derniere idée, il n'eſt beſoin que de lire dans du Boulai & dans Crevier, l'Hiſtoire des Etabliſſemens des Colleges ; & de ſuivre la formation du plan public des études eccléſiaſtiques, à travers toutes les petites conſidérations qui ont occupé les fondateurs des Bourſes, lorſqu'ils ont réglé les études de ceux qui devoient en être gratifiés. L'on verroit par cette lecture, com-

bien ces pieux fondateurs s'éloignoient peu à peu de l'étude de la nature, à mesure qu'ils s'avançoient davantage dans les sublimes profondeurs de la Métaphysique.

Il s'établit un grand nombre de Colléges dans le treizieme & le quatorzieme siecles. C'est dans cet espace que furent fondés huit des dix Colleges des Arts, actuellement publics. Ces établissemens offrent deux observations bien importantes: d'abord tous ces Colleges n'avoient dans leur origine d'autre destination que de servir de retraite à de pauvres Clercs, sous un Maître qui les menoit aux écoles. Ces écoles, que les Historiens de l'Université qualifient de *publiques*, n'étoient en effet que celles que tout Maître-ès-Arts pouvoit ériger. Il n'y avoit point encore alors de plan pour les études des Arts. Les fondateurs des Colleges les dressoient pour leurs Boursiers; & les Proviseurs étoient chargés d'en faire l'application. Les parens dressoient ou faisoient dresser par des Instituteurs, en qui ils avoient confiance, les plans particuliers des

études de leurs enfans. La seconde observation, aussi importante que celle-ci, naît de ce que dans l'érection de la plupart de ces Colleges, les fondateurs avoient mis le même lien entre les Etudians en Médecine & ceux des Arts, que les Facultés des Arts & de Médecine avoient entre elles : de sorte que les connoissances physiologiques se communiquoient entre les Etudians comme entre les Maîtres.

L'établissement des Colleges dans l'Université de Paris, n'étoit vraisemblablement qu'un remede contre la décadence des Lettres : & il paroît que ce remede n'eut pas tout l'effet qu'on en desiroit. L'Education Ecclésiastique toute Littéraire, se trouva plus négligée au milieu du quatorzieme siecle que dans les précédens : mais le zele du Roi Charles-le-Sage rehaussa son lustre. L'Education Militaire, devenue toute physique, étoit pareillement tombée en décadence : mais elle reprit vigueur sous les regnes & par les soins des Rois Charles VI & Charles VII : & c'est à la Chevalerie renouvellée,

que ce dernier Monarque dut le rétabliſſement de ſon trône preſque renverſé par les Anglois. Les guerres civiles, qui ſous ſon regne avoient fixé les vues du Gouvernement ſur l'Education phyſique des Chevaliers, jetterent de grands déſordres dans l'Education Littéraire des Univerſités: mais ce Monarque ne fut pas plutôt tranquille poſſeſſeur du domaine de ſes Peres, qu'il ſongea à réformer l'Univerſité de Paris.

Cette réforme, à laquelle préſida le Cardinal d'Eſtouteville, & la plus ſolemnelle qui eût encore été faite, nous fait voir les idées ſaines que l'on conſervoit encore ſur l'exercice de l'art de l'Education. On y voit qu'il s'étoit élevé, ſous le nom de Pédagogues, des Inſtituteurs, qui ſe chargeoient de dreſſer & de faire exécuter chez eux le plan d'éducation des enfans qu'on leur confioit. On y voit que l'uſage commençoit à s'établir de nommer des Profeſſeurs particuliers dans les Colleges & dans les Penſions, pour exécuter le plan d'inſtruction dreſſé pour les Bourſiers & pour les Penſionnaires de chacune

de ces maiſons. Ce que nous nommons aujourd'hui des *Profeſſeurs publics*, n'étoient réellement dans l'origine, que des Régens particuliers : & ce qu'on nomme *Maîtres particuliers*, ont été pendant les beaux ſiecles de l'Univerſité, ſes Profeſſeurs publics, les ſeuls ſoutiens de ſes écoles, & les artiſans de ſa réputation. Les privileges dont elle a été décorée, étoient la récompenſe des ſervices de ces ſçavans Maîtres, qui ne trouvoient d'autres alimens de leur émulation, que leurs prérogatives, & les témoignages pécuniaires de la reconnoiſſance de leurs diſciples. Les ſciences que devoient enſeigner ces Régens particuliers, furent ſoumiſes par la réforme du Cardinal d'Eſtouteville, à un ordre général, qui avoit pour objet d'éteindre des uſages évidemment abuſifs ; par exemple, d'empêcher qu'on n'enſeignât la Dialectique avant la Grammaire. En formant ces plans, on ne ſe propoſa rien autre choſe que de faire ſuccéder les Belles-Lettres d'une maniere propre à conduire inſenſiblement les éleves à l'étude des ſciences qui s'enſeignoient dans les

Facultés ſupérieures : mais toutes les parties qui compoſoient alors l'inſtruction générale des écoles, étoient encore aſſez diſtinctes pour que les Inſtituteurs en réglaſſent l'ordre, ſuivant les circonſtances particulieres où ſe trouvoient leurs éleves. On voit dans cette admirable réforme, que ceux qui y préſiderent, donnerent une attention particuliere à la Phyſique, qui pour lors comprenoit la ſcience de la nature humaine, que nous nommons *Phyſiologie.* Cette ancienne liaiſon, qu'on reſſerra encore entre les études des Arts & celle de la Médecine, donna lieu à un ſtatut, par lequel il fut réglé que deux années de régence dans les Arts, ſeroient comptées pour une année d'étude de Médecine : & nous voyons en effet que vers ce temps, des ſçavans qui n'étoient point Médecins, écrivoient même ſur l'Anatomie : & que bien des Profeſſeurs & des Principaux des Colleges, étoient Bacheliers ou Licenciés en Médecine.

Les différentes révolutions qu'éprouva l'art de l'Education en Occident pendant tous les temps du

moyen âge, firent varier les plans, ſans preſque rien changer à ſa théorie ni même à ſa pratique. L'eſprit étoit dans une eſpece de ſervitude, qui l'éloignoit de l'obſervation & de l'expérience. Toute la ſcience de ces temps étoit compriſe dans un petit nombre de Livres anciens, recueillis par les Moines, & expliqués par extraits dans les écoles. Les Ouvrages que produiſit le moyen âge, n'en étoient preſque que des traductions, des extraits, des abrégés ou des commentaires métaphyſiques. Pour renouveller l'art même de l'Education & de la Morale, il falloit que quelque circonſtance heureuſe, rendant la liberté au génie, renouvellât les ſciences mêmes.

Le renouvellement des ſciences auquel nous devons la Philoſophie moderne, date de la Priſe de Conſtantinople par les Turcs en 1449. Ce grand événement fit refluer en Occident les reſtes des ſciences que l'Orient avoit conſervés. Les Grecs, réfugiés en Italie & en France, y apporterent une lumiere qui y étoit inconnue. Des circonſtances parti-

culieres allumerent le feu de l'émulation en différentes contrées de l'Europe. On commença dès-lors à lire les Anciens : on partit du point où ils étoient demeurés; & l'on pénétra fort avant avec le seul secours de l'observation, pendant le seizieme siecle. Mais la rouille de la barbarie étoit alors si épaisse dans les écoles, qu'elles ne se ressentirent point de la révolution. En vain plusieurs Philosophes, le célebre Montagne entre autres, voulurent les rappeller à l'Education des Grecs & des Romains: le jargon philosophique s'y maintint sans Philosophie. En vain cet agréable & judicieux Ecrivain fit appercevoir qu'il n'étoit pas possible de perfectionner l'homme moral, sans travailler sur l'homme physique : les écoles continuerent à ne mouvoir que l'imagination, par les idées d'une subtile métaphysique.

Que le renouvellement des Sciences & celui des Etudes, datent en France de différentes époques ; c'est une espece de paradoxe dont il est bon du moins qu'on fasse envisager les causes principales. L'affluence des

ſçavans d'Orient en Occident, ne fut pas la ſeule cauſe du renouvellement des ſciences. Les controverſes élevées ſur la Religion, donnerent beaucoup d'exercice aux eſprits : mais ces mêmes controverſes rendirent en France les ſcholaſtiques circonſpects, & les attacherent à l'ancienne doctrine : & cinquante ans de troubles & de guerres apporterent dans les écoles des abus & des déſordres, que le Miniſtere ne pouvoit ſonger à réformer.

L'Education de la Chevalerie avoit commencé à ſe détériorer dans la tranquillité dont la France jouit dans le quinzieme ſiecle. On n'y apportoit plus que des ſoins bornés pour la partie phyſique ; l'on n'en prenoit aucun de la partie littéraire : & du temps du Roi François I, le mot de *Chevalier* ne déſignoit preſque plus que l'image du Héros que ce titre décoroit autrefois. Ce Monarque témoigna un zele égal pour le rétabliſſement de l'Education des Eccléſiaſtiques & de celle des Chevaliers ; mais les moyens qu'il employa pour les remettre en vigueur, furent auſſi nuiſibles à l'une qu'à l'autre. Voulant

honorer les talens, François I décora de l'épée de Chevalier, des Docteurs & des hommes célebres par leurs connoissances dans les Lettres & dans les Loix : & ceux-ci n'avoient besoin que d'exercices qui retirassent leurs organes de cette indolence & de cette foiblesse qui nuit à la santé du corps, & qui porte ses mauvaises influences jusque sur l'esprit. Peu s'en faut que le Monarque n'eût voulu que de leur côté les Nobles fussent devenus Docteurs : & ils n'avoient besoin que d'être doctes : & la science qui leur étoit nécessaire, n'étoit pas tout-à-fait celle qu'on enseignoit dans les Universités. Enfin voulant rétablir l'usage des Lettres, François I en circonscrivit le plan dans des bornes trop étroites. Ses soins n'eurent presque d'autre effet, que de consolider le plan des études ecclésiastiques, par le fameux Concordat qu'il passa avec le Pape Leon X.

Ces réglemens établirent entre les Chevaliers d'épée & ceux de lettres & de loix, une rivalité dangereuse, qui exclut jusqu'à l'émulation. Les Universités, qui ne prenoient aucun

ſoin de l'éducation phyſique, n'étoient pas en état de ſe charger de l'éducation des Nobles. Cependant les Tournois, ayant été tout-à-fait abolis ſous Henri II, les Nobles, privés de l'éducation qui autrefois leur étoit offerte dans les maiſons des Chevaliers, furent inſenſiblement aſſervis à l'Education eccléſiaſtique des Univerſités.

Le Roi Henri IV n'eut pas plutôt terminé les guerres civiles ſur la fin du ſeizieme ſiecle, qu'on ſongea à réformer l'Univerſité de Paris : mais les principes de cette réforme fameuſe, furent tirés plutôt des circonſtances de ces malheureux temps, que des principes de l'art de l'Education. L'Egliſe & la Magiſtrature étoient dans un grand déſordre : on ſongea à faire un plan général d'Etudes, qui fournît à ces deux grands Corps, les ſujets dont ils avoient beſoin. La Littérature Françoiſe étoit encore incapable de fournir les alimens des ſciences : on ne ſongea à les tirer que de la Littérature Grecque & Latine. On aſſura plus que jamais l'empire d'Ariſtote ſur les écoles. La

Ligue avoit diſperſé les Régens, & jetté les Colleges dans un grand déſordre : pour remédier à cet inconvénient, on ne trouva rien de plus preſſé & de plus efficace, que d'obliger les Pédagogues du quartier de l'Univerſité, de mener dans les Colleges tous les enfans qui ſeroient au deſſus de neuf ans. La paix que promettoit le caractere bienfaiſant de Henri IV, feſant ſentir un plus grand beſoin de Gens de Lettres que de Militaires, on ne ſongea qu'aux études ; & on relégua au-delà des ponts ; les Muſiciens, les Danſeurs & les Maîtres d'eſcrime, qui pouvoient détourner la jeuneſſe de leurs études ; mais auſſi dont les Anciens ſe ſervoient ſi utilement, pour former le tempérament & les mœurs. Les Médecins furent entiérement ſécülariſés ; & leur compagnie s'éloignant davantage de celle des Arts ; les Inſtituteurs & les Moraliſtes leur abandonnerent entiérement la Phyſiologie ; & leur art ne fut plus fondé que ſur les principes de la Métaphyſique d'Ariſtote. Enfin les plans dreſſés pour quelques pauvres Clercs des Colleges, étant

devenus *Ecoles* dans l'Univerſité, ces plans particuliers & très-particuliers, devinrent le plan général de l'Education Littéraire, pour ceux qui étoient deſtinés aux fonctions du Miniſtere ſacré & politique, de la Magiſtrature, de la Médecine, & de toutes les profeſſions ſcientifiques.

L'expérience a fait connoître les inconvéniens de cette réforme, à meſure que les motifs qui l'avoient fait établir ont ceſſé d'avoir lieu, & à meſure que les ſciences ont fait de plus grands progrès. Bacon de Verulam, ſentant l'impoſſibilité de réformer le plan eccléſiaſtique des écoles, pour en faire un plan philoſophique & national, entreprit de démontrer que les études communes ne renfermoient pas même les idées élémentaires des ſciences. Il ne propoſa rien moins que de refondre toutes les notions. Bacon eut le courage de s'élever contre tout le genre humain : lui ſeul, il avoit raiſon : il en convainquit ceux qui furent en état de l'entendre : mais il fallut ſe taire pour le reſte. Il y avoit alors aſſez de vivacité & de courage pour

faire des découvertes ; mais il n'y avoit point encore assez de justesse & de modestie, pour renoncer aux systêmes & aux préjugés ; & l'école continua à travailler sur son plan, avec autant d'opiniâtreté qu'auparavant.

Descartes parut enfin, & combattit pour rendre à la raison sa liberté, la plus belle de ses prérogatives. Il excita une fermentation générale dans les esprits, & leur donna le degré d'impulsion qui leur a fait essayer leurs forces dans tous les genres. Il offrit de nouveaux préjugés, de nouveaux systêmes & de nouvelles erreurs à substituer aux anciens : les esprits étoient plus disposés à les recevoir que la vérité. Descartes trouva beaucoup de partisans & de défenseurs, qui se liguerent avec lui contre l'école : & après plusieurs combats, ses disciples firent quelques conquêtes. Bien des circonstances, mais sur-tout le zele de Louis-le-Grand, favoriserent la révolution que médita le parti de ce Philosophe. Le goût des expériences se joignit à celui de l'observation.

Les bienfaits & les établiſſemens du Monarque & des autres Souverains qui l'imiterent, ne firent qu'une république de tous les Sçavans & de tous les excellens Artiſtes que l'Europe produiſit. Le bon goût ſe réveilla; les arts & les ſciences prirent un éclat qu'ils n'avoient point encore eu : mais pourtant le nouvel aſtre qui s'éleva, ne jetta encore que de foibles rayons dans les écoles. L'on vit ſous le regne de Louis-le-Grand, ce contraſte dont la poſtérité aura peine à ſe perſuader; les ſciences & les arts ſe perfectionner dans les Académies; & les études conſerver preſque toute leur barbarie dans les écoles. Le bon & le mauvais principe ſemblerent alors ſe partager le domaine des ſciences : la lumiere parut dans les Académies, & les ténebres demeurerent dans les écoles.

De toutes les nouveautés que produiſit la Philoſophie de Deſcartes, les écoles n'adopterent preſque que ſes Idées innées. Quelques Moraliſtes tenterent de continuer le travail commencé en Orient pour la diſtinction & la ſéparation de ces idées de celles

des ſens : mais heureuſement les cerveaux françois, moins ſenſibles & moins irritables que ceux d'Orient, ne prirent pas également feu, lorſqu'on voulut les enflammer par ces vives étincelles : & les incendies du fanatiſme ne furent point auſſi dangereux chez les Moraliſtes & les Inſtituteurs, que l'entouſiaſme de la gloire fut utile chez les autres ſçavans. L'Egliſe n'eut beſoin que de doux agens pour les éteindre, & ramener l'ame à l'exercice naturel de ſes facultés.

Il étoit réſervé au regne de Louis XV de terminer enfin dans les écoles, les temps du moyen âge. Les progrès des ſciences & des arts ont rendu le regne de Louis-le-Grand comparable à ceux d'Alexandre, d'Auguſte, de Charlemagne & de François I : mais la réformation des écoles eſt une révolution qui caractériſera le regne de Louis le Bien-Aimé ; & qui ne le rendra comparable qu'à lui-même. Ce n'eſt que de nos jours en effet, que l'eſprit philoſophique a commencé à faire ſentir que le ſort d'une nation dépend principalement de

l'Education de la Jeuneſſe. Eh ! qu'importe, en effet, qu'on faſſe des découvertes dans les ſciences, & des inventions dans les arts, s'il n'eſt réſervé qu'à un petit nombre d'hommes d'en profiter ? A quoi ſerviront ces dépôts de connoiſſances que forment les Académies, ſi les écoles ne deviennent autant de canaux de communication qui les tranſmettent aux éleves & à toute la nation ? Cette importante révolution fait un des principaux objets du Gourvernement François, depuis un demi-ſiecle : mais jamais on ne s'en eſt tant occupé qu'à préſent ; parce que jamais le génie philoſophique n'a tant dominé qu'actuellement. Tout s'empreſſe à répondre aux vœux du Monarque. L'efferveſcence eſt générale : les Miniſtres & les Tribunaux ſe ſont réunis pour propoſer à la ſociété ; que dis-je, à l'humanité, ce grand problême : *Quels ſont les vrais moyens de produire les Hommes les plus parfaits, les meilleurs Citoyens ?* Tous les Ordres & tous les membres de l'Etat, ſont invités à ſa ſolution : les Colleges, les Univerſités, les Acadé-

mies, les Philoſophes y travaillent avec tout le ſoin poſſible; & l'on attend que de la réunion de leurs obſervations, on forme le grand art de l'Education, qui doit façonner les éleves, pour en faire des Artiſtes les plus habiles, des Sçavans les plus inſtruits, des Magiſtrats les plus juſtes, des Politiques les plus profonds. Il ne s'agit de rien moins que de purger la ſociété de ſes erreurs, de ſes préjugés & de ſes vices : il ne s'agit de rien moins que d'élever un ſanctuaire permanent à la vérité & à la vertu : il ne s'agit de rien moins que de métamorphoſer les hommes, & de refondre la ſociété: il ne s'agit de rien moins enfin que de reproduire une nouvelle race d'hommes. C'eſt un devoir impoſé à tout citoyen, de contribuer par tout ce qui dépend de lui, à une révolution auſſi importante, dont il n'eſt pas d'homme qui ne doive ou ne puiſſe reſſentir les heureuſes influences. Qu'il nous ſoit donc permis d'élever notre foible voix, pour concourir à la ſolution de ce grand problême; pour contribuer au renouvellement & aux progrès de l'art

de l'Education & de la Morale ; & pour travailler à en assurer la pratique, & à l'étendre à tous les Ordres des Citoyens.

RECHERCHES

Sur les Moyens de perfectionner l'Art de l'Education & de la Morale, & d'en rendre la pratique plus étendue, plus sûre & plus facile.

L'Art de l'Education résulte d'une infinité de connoissances, qu'il est très-difficile de réunir par leurs vrais rapports. Cependant toutes celles qui forment sa théorie, se rangent naturellement sous deux classes. Les unes doivent être réunies en un corps & mises en dépôt dans la mémoire des éleves, pour leur servir au besoin dans les différentes circonstances où ils doivent se trouver dans leur famille & dans la société. Ce sont ces connoissances qui sont proprement la matiere du plan des études que les éleves doivent parcourir. Les autres indiquent d'une maniere particuliere, les moyens de perfec-

tionner le tempérament, le génie & le caractere de l'homme, dans les premiers âges de la vie : elles entrent par conséquent dans le plan particulier des études que doivent parcourir les Instituteurs. Les premieres doivent se tirer de presque toutes les sciences & de tous les arts d'usage dans la société. La Philosophie scholastique doit être le tableau en raccourci de la Philosophie encyclopédique & civile : ses connoissances doivent être les élémens de toutes les autres. En effet, les professions scientifiques ne doivent être considérées que comme des supplémens de la science & de l'art économique. Les connoissances qui forment strictement l'art de l'Education, sont restreintes à un objet ; à la relation qui se trouve entre le sujet de l'art, & les moyens propres à perfectionner ses facultés.

La même distinction se trouve dans la pratique. Une infinité d'opérations & d'exercices gymnastiques & littéraires, peuvent occuper les éleves : mais il est une pratique particuliere qui doit apprendre aux Maîtres d'Education, l'assortiment

& l'uſage de tous ces moyens.

L'art de l'Education eſt un des plus étendus. Un grand nombre d'Artiſtes s'en occupent. Des peres, des meres, des nourrices, des ſevreuſes, des Maîtres d'écoles & de différens exercices gymnaſtiques; des Profeſſeurs, des Précepteurs, des Gouverneurs. La plupart ne travaillent à la formation de l'homme, qu'avec des connoiſſances très-confuſes & très-incomplettes, ſur les fonctions particulieres de leur emploi. Aucun ne ſonge à rapporter ſes fonctions à celles des autres. Il eſt donc beſoin d'un ſçavant Inſtituteur, qui embraſſe la connoiſſance de tous ces moyens & de toutes ces pratiques; qui dirige tous ces Artiſtes; qui aſſortiſſe leurs fonctions entre elles; qui les faſſe concourir toutes au développement des facultés organiques & ſpirituelles de chaque ſujet; qui les approprie aux circonſtances particulieres où il ſe trouve; qui faſſe un tout unique de toutes ces pratiques iſolées; & qui enfin ſuggere aux Artiſtes les vues qu'ils doivent ſe propoſer pour la perfectibilité de leur art.

Telle

Telle eſt l'idée que je me forme de l'art de l'Education. Je me le repréſente diviſé, comme la Médecine, comme la Juriſprudence, comme l'Architecture & comme tous les Arts ſcientifiques, en une profeſſion principale & en profeſſions ſubordonnées. Un grand nombre de celles-ci exiſtent; & il ne ſeroit pas difficile de faire naître celles qui manquent. Mais il eſt particuliérement des Corps civils d'Inſtituteurs & de Profeſſeurs: faut-il les détruire, parce qu'ils ſont inutiles pour un grand nombre d'Eleves? Faut-il abolir l'uſage de l'éducation & de l'inſtruction publique? Faut-il s'en tenir à l'éducation privée, ſuivant le conſeil de quelques Philoſophes modernes?

Pour répondre à ces queſtions, je n'ai beſoin que de faire remarquer le faux coup d'œil ſous lequel ſe préſente cette eſpece de controverſe. Nous confondons le plus ſouvent deux choſes qui étoient très-diſtinctes chez les Anciens; je veux dire les plans publics de l'Education avec l'Education publique. Par plan public d'Education, on entend un

ordre général, dans lequel on se propose de faire succéder l'usage de tous les agens physiques & moraux, & sur-tout des exercices littéraires pour tous les Eleves, uniformément & par la même méthode. Par Education publique, on entend la réunion d'un certain nombre d'Eleves dans une maison, où ils doivent être nourris, instruits & gouvernés en commun. Voilà deux définitions qui ne présentent ordinairement chez nous qu'une seule idée. Un pere n'a aujourd'hui pour l'éducation de ses enfans que le choix de deux partis: ou il faut qu'il les envoye aux Ecoles publiques, pour suivre un plan d'études offert aux fils des Citoyens de toutes les classes, depuis le Journalier jusqu'au grand Seigneur; ou qu'il les fasse instruire chez lui par un plan particulier. La confection & l'exécution de ce dernier plan étant ordinairement confiées à un jeune homme qui sort du moule public; celui-ci ne peut guere autre chose que l'étendre ou le resserrer pour son Eleve.

Chez les Athéniens au contraire l'Education étoit toujours publique,

mais le plan en étoit toujours particulier : je veux dire que même dans les gymnases publics, les exercices physiques & moraux étoient réglés & administrés d'après les circonstances particulieres de chaque sujet. D'un côté, les Législateurs d'Athènes avoient senti que l'Education privée étoit attachée à un trop grand fond de science & d'argent, & à trop de loisir, de zele & d'attention, pour qu'on pût se reposer entiérement sur les parens de la formation des Citoyens. Mais que dis-je, l'Education & la Morale étoient chez les Athéniens l'usage de moyens si nombreux, si variés & si industrieux, que l'exercice de ces arts étoit absolument impossible dans la maison paternelle. Et en effet il auroit été aussi difficile alors de trouver, & même aussi absurde de chercher pour instruire un Eleve, un Précepteur capable de suppléer à tous les Professeurs des écoles, qu'il l'auroit été de trouver, pour façonner ses organes, un Athlete capable de l'exercer par tous les jeux de la gymnastique. D'un autre côté, l'expérience avoit déjà démontré que

les mêmes agens qui perfectionnent les facultés dans un Eleve, les détériorent dans un autre; que la santé & les maladies sont l'effet de l'usage des mêmes agens physiques; que le vice & la vertu sont aussi souvent les effets des mêmes instructions & des mêmes agens moraux; & qu'enfin plus un plan d'Education est destiné à un grand nombre d'éleves, & moins il est applicable à chacun d'eux. L'histoire de l'humanité nous apprend que la pratique de l'art de l'Education a été d'autant plus utile chez les autres Nations, que les Instituteurs se sont plus appliqués à la fonder sur ces principes. Abandonnons donc la discussion de la fameuse controverse sur la préférence de l'Education publique & privée, à ceux qui ont intérêt d'abuser ou de désabuser le vulgaire, pour ne nous occuper que des moyens de perfectionner l'une & l'autre.

Bien des motifs tirés du grand nombre des agens de l'Education, ainsi que de l'émulation & de l'économie, feront toujours desirer aux vrais Citoyens, des écoles & des gymnases

publics, érigés par le Souverain ou par des particuliers; afin que la jeuneſſe s'y raſſemble pour y étudier & s'y exercer à tous les travaux auxquels la nature á attaché la ſanté, l'eſprit & la vertu. Le premier point de perfection du plan des études & des exercices de ces lieux publics, eſt qu'il ſoit complet. Le ſecond, que la diſtribution en ſoit faite de maniere que les Maîtres qui y préſideront, occupés de pratiques analogues, puiſſent y exceller; & que l'Inſtituteur puiſſe choiſir les moyens correſpondans aux facultés, au tempérament, au génie, au caractere, à la condition & aux beſoins de chacun de ſes éleves; comme un Médecin aſſortit les remedes aux cas particuliers où ſe trouvent ſes malades. L'uſage des agens de l'Education étant ainſi diviſé & approprié aux conſtitutions particulieres des ſujets, les méthodes ſeront plus rapprochées de la nature; & ſur les avis de l'Inſtituteur, les Artiſtes, chargés de l'adminiſtration de ces agens, pourront prendre les précautions néceſſaires pour les appliquer à chacun des éleves. Enfin la prati-

que de l'art de l'Education ne doit pas être plus embarraſſante dans la maiſon paternelle, dans les Penſions & dans les Colleges; que celle de la Médecine ne l'eſt chez les particuliers, dans les Communautés & dans les Hôpitaux. Dans l'une & dans l'autre profeſſion, l'art varié à l'infini peut ſe prêter aux circonſtances, ſe particulariſer & ſe généraliſer au beſoin.

Pour l'exercice de l'art de l'Education, il ne ſe préſente donc rien à détruire, mais une infinité de choſes à perfectionner. On trouve même déjà le plan national bien étendu, lorſqu'on ne ſonge pas à le renfermer dans les murailles d'un College. A Paris & dans quelques grandes Villes, nous avons des Maîtres de Lecture, d'Ecriture, de Deſſein, de Danſe, de Muſique, & de différens Jeux gymnaſtiques; des Cours publics & particuliers de Belles-Lettres, de Mathématiques, d'Hiſtoire naturelle & civile, de Phyſique expérimentale, d'Anatomie, de Chymie; des Inſtructions religieuſes dans les Paroiſſes, &c. Il ne s'agit plus que de ſuppléer à ce qui manque encore, & de travailler

à rendre utiles tous les établissemens déjà faits. Il faut instruire ceux qui se chargent d'instruire les autres : il faut purger des préjugés dont ont veut purger la Nation, les sources où ils s'engendrent, & d'où ils découlent dans l'esprit & dans le cœur de tous les Citoyens.

Le plan national de l'Education, complété & perfectionné autant qu'il peut l'être, n'en offriroit encore que les agens avec confusion : mais il est un art & un art bien nécessaire pour en faire l'application ; l'art de dresser & de faire exécuter le plan particulier d'Education de chaque éleve. Cet Art tire ses principes & ses regles du commerce immédiat de l'ame avec les organes, & de son commerce médiat avec toutes les parties de l'univers. Quand on est assez instruit pour sçavoir que les effets des loix constantes de la nature varient à l'infini dans les différentes constitutions, dans les différens sexes, & dans les différens âges ; on est convaincu que la raison ne peut rien sans l'expérience dans l'exercice de cet Art. Mais qui voudra quitter la routine, pour ne

ſuivre que l'obſervation, ſera ſans doute effrayé du grand nombre d'objets qu'elle n'a point encore éclaircis. Cependant que les grands Maîtres ayent ſoin d'obſerver ce qui ſe préſente journellement à leur yeux; qu'on raſſemble leurs obſervations; qu'on les ajoute à celles qui ſont déjà faites; & bientôt l'Art fera des progrès auſſi rapides que tous les autres qui l'ont dévancé de ſi loin. Ces Recueils, ſeroient pour le commun des Maîtres des eſpeces de Cartes, au moyen deſquelles ils pourroient conduire leurs éleves aux buts qu'ils ſe propoſent d'atteindre par les chemins les plus courts & les plus faciles.

L'objet de ce genre d'obſervations conſiſte d'abord à ſpécifier le tempérament, le génie & le caractere d'un ſujet; enſuite à découvrir la part que le régime phyſique & moral a eue dans leur perfection ou leur détérioration. Pour cela, il faut prendre ſon hiſtoire au moment de ſa naiſſance; que dis-je, à ſa conception, pour déterminer la conſtitution originaire qu'il a reçue de ſes parens; il faut la ſuivre dans le développement des

organes & de leurs fonctions ; il faut déterminer les richesses du sens intérieur, la nature des impressions qu'il a reçues, le ton des passions & la force des habitudes & des préjugés qui ont plus ou moins nuancé le tableau de sa vie. En faisant ce détail, on doit suivre pareillement la succession des agens physiques & moraux, dont l'usage a fait de l'embrion un nouvel être. On doit déterminer la nature de l'air & du climat où il a vécu, l'intensité du feu naturel ou artificiel par lesquels il a été animé ; les vêtemens & les logemens qui ont intercepté la communication de son corps avec l'athmosphere ; les boissons & les alimens qui l'ont nourri ; les exercices qui ont mis ses organes en jeu ; le partage de sa vie par le sommeil & la veille ; les révolutions qu'ont opérées chez lui les changemens des saisons ; & même les médicamens pharmaceutiques & chirurgicaux, dont quelquefois l'usage a été répété assez souvent & continué assez long-temps, pour laisser des impressions durables dans la constitution organique. Il faut avoir égard pareillement aux genres

d'études auxquelles le sujet a été appliqué, aux méthodes par lesquelles les connoissances ont été présentées à son esprit, aux travaux littéraires dont il a été occupé. Les connoissances sont en quelque sorte les alimens de l'esprit : les méthodes en sont les préparations ; & les travaux littéraires sont la gymnastique du cerveau, l'organe du sens intérieur. On doit enfin observer avec le même soin les passions, les habitudes, les opinions, les exemples, les châtimens, les récompenses, en un mot tous les ressorts qui ont été tendus pour mouvoir son ame. Parmi tous ces agens, il s'en trouve qui ont une action assez vive & assez profonde pour qu'une seule impulsion laisse dans l'organisation un dérangement plus ou moins grand : il est bon de ne pas oublier les effets de ces causes passageres.

Il seroit encore bien utile de décrire ces phénomenes particuliers, que la nature & le hazard présentent si souvent, & particuliérement ces vices de conformation que les enfans apportent en naissant, ou qui leur surviennent par accident ; & les ma-

ladies qu'ils produisent, sur-tout celles des sens. Il faut noter le temps où ces vices & ces maladies ont commencé à paroître; la maniere dont elles se sont manifestées dans le principe; le soin ou la négligence qu'on a eus de les corriger; les effets des moyens employés pour la cure.

Les détails purement historiques de toutes ces circonstances, deviendroient la matiere de ces combinaisons, d'après lesquelles il seroit possible d'établir des théories certaines & précises sur les différences, les causes, les effets, les signes, les vices & les indications des fonctions physiques & morales; sur les moyens propres à les exercer, à les perfectionner & à corriger leurs vices; enfin sur les méthodes d'administrer tous les agens qui peuvent porter des impressions sur le corps & sur l'esprit.

Ce ne seroit point assez pour assurer la pratique de l'art de l'Education, que de travailler à faire & à réunir les observations qui doivent en inspirer les regles & les principes: il seroit encore besoin d'un enseigne-

ment particulier & méthodique des théories nombreuses qui sont la matiere de cet Art. Pourquoi en effet l'art de l'Education seroit-il le seul de tous les Arts qui n'auroit pas son enseignement propre ? Plus je refléchis sur cet objet, & plus j'entre en admiration de voir que l'Art le plus étendu & le plus nécessaire, est exercé partout par une infinité de gens, & que cependant on ne l'enseigne nulle part. Comment concevoir pourtant qu'un homme puisse exercer un Art, s'il ne l'a point appris ? & comment l'apprendre, si on ne l'enseigne pas ? Il ne sera pas sans doute difficile à bien des gens de répondre à ces questions. Un Instituteur est communément un homme revenu d'un voyage dans un pays étranger. On l'a conduit par une route grande & battue, & il la connoît. Pourquoi ne pourroit-il pas être à son tour le conducteur de ceux qui voudront parcourir la même carriere ? J'avouerai que pour assujettir à un plan très-borné des éleves de toutes les conditions, de tous les âges, de tous les tempéramens, de tous les génies & de tous les caracte-

res, ſans autre méthode qu'une routine conſacrée par un uſage immémorial, il n'eſt pas beſoin de beaucoup de ſcience & de réflexion. La mémoire & l'habitude peuvent ſuffire. Mais il eſt ici queſtion de l'art de perfectionner toutes les facultés de l'homme par tous les agens dont l'obſervation a fait connoître l'efficacité; & la théorie d'un tel Art, qui fait l'objet de l'Inſtituteur, me ſemble bien diſtincte des connoiſſances qu'on peut réunir pour être la matiere des études du ſimple Citoyen.

La nature & la ſomme des connoiſſances mathématiques qui doivent entrer dans le plan d'études des éleves, peuvent ſuffire à la rigueur pour former un Inſtituteur : mais il n'en eſt pas de même de la Phyſique. Tous les éleves doivent trouver dans cette ſcience des connoiſſances générales ſur l'économie animale, & des maximes pour la conſervation de la ſanté : mais l'Inſtituteur doit poſſéder des connoiſſances particulieres & très-étendues ſur l'économie du corps humain dans les premiers âges de la vie. Il ne doit pas ignorer les phéno-

menes du développement des organes & des facultés dans l'état sain & malade, depuis l'instant de la conception jusqu'au temps où les organes ont pris tout leur accroissement, & les facultés leur maturité. Chaque homme seroit heureux s'il recevoit dans le cours de ses études la connoissance de son propre tempérament; mais l'Instituteur doit connoître les différences de toutes les constitutions, de tous les tempéramens, de tous les âges, dans les deux sexes; ainsi que des génies & des caracteres qui leur correspondent. Il doit avoir des connoissances aussi détaillées sur toutes les propriétés des agens physiques dont l'usage doit entretenir les fonctions méchaniques; mais pourtant il peut se contenter de les étudier dans leur rapport général avec la perfectibilité des facultés corporelles & spirituelles, & avec la santé & les maladies.

C'est avec satisfaction que les Philosophes voyent les efforts qu'on fait depuis quelque temps pour faire entrer la Morale dans le plan des études scholastiques. Mais cette morale, toute parfaite qu'on voudra la supposer,

ne pourra ſuffire à un Inſtituteur chargé principalement de la formation, de la correction & du réglement des mœurs. Pour réuſſir dans des fonctions auſſi importantes, il doit avoir la connoiſſance la plus parfaite qu'il eſt poſſible d'acquérir, du développement des facultés intellectuelles & gymnaſtiques ; je veux dire des ſens intérieurs & extérieurs, & du mouvement volontaire. Il doit prendre l'hiſtoire du développement des mœurs au moment que l'ame commence à ſentir, & le corps à ſe mouvoir par la ſeule méchanique de ſes organes, & ſuivre l'empire que prend la liberté, à meſure que les ſens perdent le leur. Il doit avoir fait la recherche & la diſcuſſion des effets de chaque genre de connoiſſances & de chaque opération de la réflexion ; en un mot, de chacun des agens moraux, qui, dans chaque âge, peuvent orner l'eſprit, perfectionner ou détériorer les facultés intellectuelles & morales. Il doit encore moins ignorer les maximes que la Religion & la Philoſophie ont établies pour le réglement des mœurs.

L'Hiſtoire fait une partie importante des études ſcholaſtiques. On en convient, quoiqu'on n'ait pas encore réuſſi à fixer ſon objet, ni à lui aſſigner une place entre les arts & les ſciences qui doivent entrer dans le plan général des études. Ses élémens & ſes principes doivent être tels, qu'ils ſervent d'introduction à l'étude de toutes les hiſtoires particulieres : mais celle de l'art de l'Education doit faire partie des études propres à un Inſtituteur. Hiſtoire néceſſaire, qu'on n'a point encore entrepris d'extraire des vaſtes répertoires où elle ſe trouve éparſe par lambeaux. Les temps originaires, trop peu conſultés pour tous les genres, fourniſſent ſur l'Education & ſur la Morale d'excellentes obſervations, qui s'y trouvent confondues avec les faits politiques : mais c'eſt dans les temps hiſtoriques anciens, qu'on les voit ſe multiplier, ſe circonſtancier, & former un art qui produiſit les plus beaux chefs-d'œuvres. Le moyen âge fournit mille exemples, qui doivent apprendre aux hommes à éviter les malheurs qu'entraînent après eux les vices d'une

éducation barbare & vicieuse. L'histoire des temps modernes offre enfin les observations que les Philosophes ont ajoutées aux anciennes, avec les suites funestes du mépris que le commun des Pédagogues leur témoignent, pour s'en tenir à des routines qui n'ont pour elles que l'autorité abusive de quelques siecles.

Telle est l'idée qu'on doit, ce me semble, se former de la science d'un habile Instituteur. Quel usage en fera-t-il, si un pere zélé lui présente un éleve, en lui demandant les moyens d'en faire l'homme le plus parfait & le Citoyen le plus utile que sa constitution physique & morale pourra le comporter? Problême compliqué, dont la solution dépend d'une infinité de circonstances qu'il faut rapprocher! Pour la trouver, l'Instituteur doit commencer par l'examen de la constitution originaire ou factice du sujet, & par s'assurer des vices particuliers des organes, soit pour y apporter ou faire apporter les remedes propres à leur guérison, soit pour en tirer des inductions sur les dérangemens qu'ils peuvent occasionner dans

le plan d'Education. Il doit estimer ensuite le jeu des fonctions & la force des facultés méchaniques, pour en tirer tout le parti possible, compter les habitudes utiles & vicieuses, & mesurer leur intensité, pour renforcer les unes & affoiblir les autres; déterminer le tempérament, & mesurer son excès au dessus de ce point d'égalité & d'exacte température qui fait la santé la plus parfaite, pour le ramener sans cesse à ce juste milieu.

L'état physique bien constaté, l'Instituteur doit passer à l'état des fonctions spirituelles, évaluer la force de chaque sens extérieur ou intérieur, calculer les connoissances & les préjugés qui déjà ont jetté leurs racines dans le cerveau ou dans le *sensorium commune ;* déterminer le plus ou moins de ténacité des impressions spirituelles; examiner quelles sont les passions générales & particulieres qui ont déjà donné le pli à cette jeune ame; mesurer la force avec laquelle elles agissent sur les organes, & celle de la réaction de ces organes sur l'ame. Toutes ces circonstances bien déterminées par un examen

historique & expérimental, qui demande autant d'industrie & de sagacité que de connoissances; l'Instituteur a pour lors toutes les données du problême; il peut travailler à former la combinaison qui doit lui en donner la solution.

L'intensité des facultés organiques & morales bien appréciées, l'Instituteur voit ce qu'elles peuvent produire pour les vérités & les vertus, pour les fonctions que ce sujet doit exercer, & pour les devoirs qu'il doit remplir dans l'âge, le sexe, le climat & la condition où il se trouve & où il doit se trouver dans la suite: il voit ce qu'il doit augmenter & ce qu'il doit diminuer dans chacune de ses facultés. Les vices des fonctions bien caractérisés, il voit les indications qu'ils présentent. La nature & la somme des actions organiques, des conceptions & des penchans bien déterminés, il voit les vuides qu'il faut remplir, & l'excédent qu'il faut couper. Partant de toutes ces connoissances, il pourra dresser le plan d'Education propre au sujet qu'il veut former. Il y déterminera les

fubftances qu'il doit prendre, tant comme alimens que comme médicamens ; il y prefcrira la nature & la quantité des exercices corporels ; il y affortira les connoiffances & les préjugés légitimes qui peuvent convenir à l'état où il fe trouve ; il préparera des liens pour unir ces connoiffances élémentaires à celles qui doivent venir s'y joindre fucceffivement, & accompagner la raifon dans fes progrès. Pour faciliter l'entrée de ces connoiffances & les conferver dans l'entendement, c'eft-à-dire, pour en former les traces d'une maniere fûre & durable, il prefcrira des méthodes relatives tant à l'ordre effentiel des vérités, qu'à l'ordre de leur génération naturelle & de leur compofition, eu égard à l'âge, au fexe, & fur-tout au génie & au caractere particulier du fujet : il y réglera les travaux littéraires fur les mêmes principes : il y indiquera les exemples qu'on doit lui propofer pour former fon cœur : enfin il y déterminera les moyens capables de développer avec art les germes des paffions néceffaires, & de les affujettir aux fages in-

ſtructions qu'on aura déjà jettées & qu'on ſe propoſe encore de jetter dans ſon eſprit.

Pour dreſſer ce plan avec utilité, l'Inſtituteur doit ſur-tout s'attacher à deux points importans : le premier, de porter un prognoſtic juſte ſur la correction des vices & des maladies phyſiques & morales qu'il aura obſervées ; ſur les vertus qu'on peut produire, & ſur le profit poſſible qu'on peut tirer des facultés du ſujet. C'eſt la partie qui doit lui faire le plus d'honneur. Quelle ſatisfaction pour un pere tendre de voir au bout de quelques mois les effets ſenſibles de ce qu'un Inſtituteur lui aura prédit! Le ſecond point conſiſte à choiſir pour remplir les indications que préſente l'état du ſujet, les moyens proportionnés à ſa fortune & aux autres circonſtances où il ſe trouve. Le bien public veut que les Inſtituteurs ſe tiennent en garde contre le luxe inutile qui s'eſt introduit dans la pratique de tous les Arts, même dans celle de la Médecine.

Tels doivent être les plans particuliers que je propoſe de ſubſtituer,

ou plutôt d'ajouter aux plans généraux d'Education, pour développer les ressorts de l'homme, & le faire croître dans toute les dimensions que la nature lui a marquées par l'énergie de ses facultés. Pour les remplir, il se présente bien des Artistes, qui doivent nourrir, exercer, instruire & gouverner l'éleve; mais il ne faut pas espérer que tout s'exécutera sans peine. Travailler sur l'homme pour le façonner & le contourner, s'il est permis de parler ainsi, de maniere que l'art perfectionne en lui la nature; cela me paroît être un ouvrage bien supérieur à tous ceux qui ne se font qu'avec des matieres inanimées. Toutes indociles qu'elles sont sous la main de l'Artiste, elles le sont pourtant moins que l'homme. Le temps présente à l'Instituteur mille difficultés nées de l'inexpérience des coopérateurs, & de mille circonstances qu'il n'a pu prévoir. Sans cesse il doit éclairer & guider les Artistes qui doivent concourir avec lui à ce grand ouvrage. Sans cesse il doit corriger & amplifier son plan, jusqu'à ce que l'édifice qu'on lui demande soit entiérement

achevé. Dans ce travail, il doit toujours être occupé à calculer mathématiquement ce qu'il a retranché, ce qu'il a ajouté, ce qu'il a changé, & ce qui lui reste à retrancher, à ajouter & à changer. Il doit être continuellement attentif pour épier le moment où les organes encore tendres prennent leurs conformations particulieres, & celui où les conceptions & les passions commencent à se développer dans une ame encore neuve. Sans cesse il doit varier les moyens suivant les effets qu'ils ont opérés, & suivant les indications nouvelles qui se présentent. Tout Instituteur qui ne voit pas de différences dans son ouvrage au bout de quelques mois, est un ignorant ou un négligent. Tout Pédagogue qui vante à des parens crédules les progrès de leurs enfans, sans pouvoir leur en donner le détail, est un charlatan.

Mais pour opérer le grand ouvrage de l'Education, l'Instituteur ne doit-il agir que médiatement sur ses éleves? Ne peut-il travailler à leur formation qu'en dirigeant les travaux des Artistes qui doivent y concourir ?

N'eſt-il en un mot dans l'exécution du plan économique d'éducation, que ce qu'eſt l'Architecte dans l'exécution du plan qu'il a tracé d'un édifice? L'Inſtituteur pourroit bien en effet n'être rien de plus, ſi l'objet de ſon plan n'étoit qu'un édifice composé de matériaux bruts; qu'une machine inanimée qui n'eût en elle-même aucun principe d'activité : mais l'éleve eſt en même temps la matiere & le premier Artiſte de ſa formation. Sans ſa coopération, tous les travaux ſeroient abſolument inutiles. C'eſt lui qui doit travailler le plus ſouvent, le plus fortement & le plus efficacement à l'exécution du plan dreſſé pour lui : & par cela même, que l'Inſtituteur doit travailler à réunir & à diriger les travaux de chaque Artiſte; il doit donner tous ſes ſoins pour réunir & diriger les travaux particuliers de ſon éleve. Dans lui ſeul, il trouve un grand concours d'ouvriers à mettre en ouvrage. Tous les organes ſoumis à ſa volonté, ſont autant de manœuvres qu'il faut faire concourir au but qu'on ſe propoſe: mais ce ſont des eſclaves qui n'obéiſ-

ſent

ſent qu'à un maître ; & ce maître lui-même eſt l'eſclave de la nature & de l'habitude. Pour rendre l'homme maître de ſes facultés, autant que la nature veut bien le permettre ; pour le tenir ſans ceſſe dans le chemin de la vérité & de la vertu ; il ne s'agit, dit-on, que de l'éclairer par la lumiere des ſciences. Oui ſans doute : mais ce flambeau de l'eſprit ne brille & n'éclaire que par les loix de la nature, comme la lumiere des yeux. Il peut s'éteindre faute d'alimens ; & pour le rallumer il ne ſuffit pas de lui en donner de nouveaux ; il faut que quelque vive étincelle vienne les enflammer. La nature ſuit des loix pour faire naître les idées, les conſerver & les réveiller au beſoin ; comme elle en ſuit pour faire naître & conſerver les ſenſations : & c'eſt pour l'uſage de ces loix admirables, que l'Inſtituteur doit former le plan particulier de l'inſtruction de chacun de ſes éleves.

On a beaucoup parlé de méthode naturelle dans ces derniers temps : mais dans tout ce qu'on en a dit, on ne trouve encore que des idées vagues, ſyſtématiques & auſſi variées

que les idées qu'on s'est formées de la nature elle-même, le plus souvent sans l'avoir étudiée. Méthode naturelle, ordre des connoissances, plan d'éducation; ce sont-là des expressions presque synonimes chez la plupart des Métaphysiciens : mais considérons le plan naturel des études sous ses véritables faces ; dans les rapports que présentent les sciences aux besoins & aux facultés de l'homme ; & nous nous trouverons du moins dans la route de la vérité.

Par plan d'instruction, j'entends ici un plan d'études qui s'adapteroit à tous les objets avec lesquels l'éleve doit être en commerce pendant toute sa vie : un ordre de connoissances élémentaires & générales, proportionnées aux facultés de son esprit; & qui se particulariseroient & s'étendroient à mesure que les facultés de son entendement s'étendroient & se perfectionneroient elles-mêmes : une combinaison d'idées tellement jointes ensemble, que l'une étant une fois présente à l'esprit, la réflexion puisse partir delà, pour parcourir toutes celles qui se sont gravées dans son cer-

veau, avec la même facilité & la même ſûreté que les yeux parcourent toutes les pages d'un Livre. Le cerveau devient par l'inſtruction, un véritable Livre naturel : je prends cette expreſſion dans le ſens le plus ſimple & le plus naïf qu'elle préſente. Oui, je le dis, & je tâcherai de le prouver dans la ſuite; les eſpeces, ou les traces des idées s'arrangent dans le cerveau avec un ordre auſſi ſymétrique & auſſi régulier, que les lettres dans une Forme d'Imprimerie : elles ſe lient entre elles avec tant de ténacité, que la réflexion en réveillant l'une, réveille néceſſairement les autres qui s'y ſont attachées. Il eſt un art pour faire ces liaiſons; & je tâcherai d'en développer les principes & les regles : il eſt un art de former dans le cerveau des éleves, un tout auſſi bien lié des connoiſſances néceſſaires, que ceux qu'on forme dans les Livres. L'éleve peut s'habituer à recourir à ce Livre naturel, comme à ceux que l'art conſtruit pour les yeux : & s'il ſe trouve ſi peu de liaiſon dans les connoiſſances des jeunes gens; s'ils ne peuvent ſe les

rappeller au beſoin ; ce n'eſt ni leur faute ni celle de la nature : c'eſt l'effet inévitable du peu de connoiſſances ou du peu d'induſtrie de leurs Profeſſeurs & Inſtituteurs. Le Profeſſeur eſt à l'égard du cerveau de ſon éleve, ce qu'eſt un Auteur à l'égard de ſon Livre : & l'éleve n'eſt que ce qu'eſt le Compoſiteur dans l'impreſſion de ce Livre ; il ne fait que copier. Il ſe trouvera donc dans l'entendement des éleves qui auront le mieux profité des leçons de leur maître, le même ordre ou le même déſordre que le maître aura mis dans ſes leçons.

Un grand nombre de Profeſſeurs travaillant à la compoſition du Livre naturel des connoiſſances de leurs éleves, il ne peut être ni complet, ni bien imprimé, ni les matieres qu'il contient bien aſſorties ; ſi l'Inſtituteur n'en a rédigé la copie, s'il n'en a corrigé les Épreuves, & s'il n'a exercé ſes éleves à y lire correctement. Les regles de l'impreſſion de ce Livre ſont beaucoup plus ſimples & plus faciles qu'on ne ſe l'imagine communément. On les trouve dans les loix de la méchanique du

cerveau ; & la nature a pris ſoin de faire elle-même l'original, que chaque homme peut tranſcrire avec d'autant plus d'exactitude, qu'il mettra plus d'art à obſerver & à expérimenter.

L'homme eſt le centre de la nature : c'eſt à lui que viennent aboutir tous les rapports des êtres avec leſquels il eſt en commerce. La ſcience de l'homme, ou la *Phyſiologie*, en expliquant ſes fonctions, indique ſes beſoins, ſes peines, ſes plaiſirs & ſes devoirs naturels. La terre peut être regardée par rapport à l'homme, comme la circonférence de la nature ; puiſqu'elle contient toutes les ſubſtances dont il a beſoin pour vivre ; & qu'elle modifie l'action du ſoleil & des cieux ſur tous ſes organes. La ſcience de la terre, la *Géographie* ou la *Géologie*, contient les influences infiniment variées des climats, ſur les fonctions humaines & ſur leurs agens. La Phyſiologie & la Géographie peuvent donc préſenter le ſyſtême des connoiſſances humaines, conſidérées ſous les deux points de vue néceſſaires à l'homme ; c'eſt-à-dire dans leur double rapport à lui-même & aux êtres. L'uni-

verſalité des connoiſſances que ces deux ſciences renferment, n'eſt point leur ſeul avantage. Elles ont encore celui de rendre les idées métaphyſiques ſenſibles, en préſentant aux ſens leurs agens & leurs ſignes. Le plan d'étude de l'une & de l'autre, eſt vraiment naturel, par la liaiſon qu'elles mettent entre tous les objets; & par la correſpondance qu'elles indiquent entre nos beſoins & les moyens qui peuvent les remplir. Ces deux ſciences portant avec elles leur logique, ont ſeules l'avantage de transformer les hommes les plus ignorans en ſçavans, ſans études préliminaires. En effet, les objets de toutes les autres ſciences étant iſolés, l'homme devient le maître abſolu de les réunir comme il le juge à propos: le plan de leur étude ne peut être que ſyſtématique: & ſi ce plan eſt formé par différens maîtres, il ſera toujours compoſé de pieces mal aſſorties, qui ſe détruiront réciproquement; & qui habitueront l'eſprit des éleves aux contradictions.

La Phyſiologie & la Géographie, ou plutôt la Géologie, peuvent donc

être les deux parties du Livre naturel : & c'eſt en enſeignant ces deux ſciences à ſes éleves par des méthodes correſpondantes à leurs facultés, que l'Inſtituteur pourra former dans leur cerveau, un plan lié & bien aſſorti de toutes les connoiſſances dont ils auront beſoin. Je ne dis pas qu'il doive préciſément les y faire entrer toutes immédiatement : mais au plan des connoiſſances phyſiologiques & géographiques, il peut attacher par des liens naturels & très-forts, les principes de toutes celles que les autres Maîtres pourront leur donner. Il peut en même temps lever les contradictions apparentes ou réelles qui ſe trouvent néceſſairement dans des inſtructions données par différens Maîtres. En poliſſant ainſi & uniſſant enſemble les matériaux, il mettra la derniere main à l'ouvrage.

L'enſeignement de la Phyſiologie, cette ſcience aujourd'hui ſi négligée par les Inſtituteurs, eſt pourtant l'agent le plus efficace dont ils peuvent ſe ſervir pour ſuivre les progrès des facultés de leurs éleves, pour les hâter & pour connoître le fruit qu'ils

tirent des leçons & des exercices de tous leurs autres Maîtres. En les instruisant sur les variétés, les causes & les effets des fonctions de l'entendement & de la volonté, l'Instituteur doit leur en enseigner les perfections & l'usage ; il doit lui-même les mettre en jeu, & en reconnoître la force & les vices. A la théorie de la nature humaine, viennent se joindre comme d'eux-mêmes les principes & les grandes maximes de tous les Arts libéraux qui tendent à la perfection de l'homme. En commençant, par exemple, par les effets de la machine humaine, c'est-à-dire, par les sensations & par les mouvemens qu'elle produit ; les principes des Mathématiques, & surtout de la Géométrie, de la Musique & de la Méchanique spéculatives, se présentent naturellement. Ces sciences n'ont point réellement d'autre objet que de mettre de la distinction, de la précision & des rapports entre nos sensations ; en imprimant dans l'organe de la mémoire autant d'especes de traces pour leur souvenir, que les objets extérieurs peuvent faire d'impressions sur les organes des

ſens pour leur production. L'effet de leur étude eſt de mettre entre les fibres du cerveau, la même correſpondance & la même harmonie qui ſe trouve entre les agens extérieurs des ſens. Remonte-t-on aux cauſes des ſenſations ? L'action méchanique de chacun des ſens indique les regles à ſuivre dans l'obſervation & dans l'expérience. L'action méchanique des organes ſoumis à la volonté, indique les principes du geſte, de la danſe & de tous les Arts gymnaſtiques & méchaniques. Le jeu des organes de la voix & de la parole rend ſenſibles les principes de la proſodie de toutes les Langues, ainſi que les regles de la Muſique pratique. Les phénomenes particuliers du ſens intérieur, indiquent les regles générales de la Grammaire & de la Poëſie. La théorie phyſique des paſſions comprend les grands principes de la Morale, de la Politique & de l'Eloquence. En un mot, recueillant les loix de la nature humaine, tirant de ces loix les maximes qu'elles inſpirent au génie, faiſant de ces loix une application continuelle à ſes éleves, l'Inſtituteur

pourra les mettre en commerce avec toutes les parties de l'univers qui ont été créées pour eux : il pourra ſoumettre cette correſpondance à des regles ſûres & conſtantes. La Phyſiologie peut devenir entre ſes mains une logique & une morale générale, qui éclairera également ſon éleve dans la recherche de la vérité, dans la manifeſtation de ſes penſées, & dans l'exécution de toutes les actions que la vertu & le beſoin exigent de l'homme.

Avec un Globe terreſtre, l'Inſtituteur peut enſuite préſenter à ſes éleves toutes les richeſſes qu'ils peuvent deſirer : il peut leur indiquer les moyens de les acquérir & de les conſerver : il peut leur donner une philoſophie qui ſoit le dépôt de toutes les connoiſſances utiles, dont ſa logique fondée ſur les loix de la nature, aura fait connoître les ſignes, l'utilité & l'uſage. Pour rendre la figure de la terre ſenſible à ſes éleves, il leur fera lever les yeux au ciel, afin de l'y voir comme dans un miroir. Alors tout ce que l'Aſtronomie a d'utile viendra ſe joindre à ſes démonſtrations.

En leur expoſant enſuite les mouvemens & les différentes poſitions du Globe, il pourra leur faire connoître l'influence que le ſoleil & les aſtres jettent en chacun de ſes points ſur les corps animés & inanimés, & ſur-tout ſur le tempérament & les mœurs de l'homme, des animaux & même des plantes. Qu'il les promene ſur la ſurface ſolide du Globe, & il leur fera diſtinguer dans les climats divers les différentes ſubſtances des trois regnes, que la nature ne ceſſe de produire pour l'homme : il leur fera remarquer les travaux & les ouvrages dont les hommes s'occupent continuellement. Qu'il parcoure avec eux la plaine liquide, & il leur rendra ſenſible la communication des biens de la nature & de l'art dans toutes les ſociétés du monde ; il pourra leur donner les principes généraux du commerce. Qu'il les faſſe deſcendre ſous terre avec les mineurs, & il leur fera reconnoître les élémens & les opérations chimiques que la nature fait elle-même pour entretenir la vie du Globe, & que l'art ſçait imiter avec tant d'utilité. Qu'il les faſſe deſ-

cendre dans les eaux avec les plongeurs, & ils verront encore bien des productions admirables & souvent utiles. Que fatigués dans ces longues routes, ils se reposent en chaque pays sur des lits de gazon préparés par la nature, & ils verront le spectacle toujours intéressant, mais souvent effroyable, qu'offre l'athmosphere par ses météores si variés. Dans tous les lieux il leur fera voir des hommes, mais des hommes aussi différens par leurs mœurs & leurs usages, que par leur taille & par la couleur de leur peau. En leur fesant observer comment les sociétés & les membres d'une société communiquent ensemble, il leur donnera les grands principes du droit des gens, de la politique & de la politesse : & revenus de ce grand voyage, ses éleves pourront avoir acquis tout ce dont ils ont besoin pour vivre heureux & vertueux.

Ce ne seroit pourtant point encore assez pour donner toute la perfection au livre naturel des connoissances humaines, que de prendre l'homme & la terre dans leur état actuel, pour être les objets des connoissances à

inſcrire dans cette eſpece de cercle intellectuel, dont la Phyſiologie eſt le centre, & la Géographie la circonférence. Il n'y a rien de conſtant & d'invariable que l'Auteur qui a produit la nature. Il a voulu que tous ſes ouvrages fuſſent dans des viciſſitudes continuelles. L'homme en eſt moins exempt que tout autre : & le Globe même jouiſſant d'une eſpece de vie qui lui eſt propre, a eu ſes révolutions générales & particulieres. L'homme de nos jours n'eſt pas celui du moyen âge. Celui-ci ne reſſemble point à l'homme des temps hiſtoriques anciens ; & ce dernier ne reſſemble qu'imparfaitement à l'homme des temps originaires : & comme les changemens d'un objet & les différentes manieres de le concevoir, le rendent preſque méconnoiſſable, on peut dire que la terre qui nous nourrit n'eſt point celle qui a nourri nos peres dans les temps originaires, dans les temps hiſtoriques anciens, dans les ſiecles du moyen âge. Dans chacun de ces temps, elle s'eſt préſentée ſous divers aſpects : elle a eu des propriétés

variées : elle a été peinte ſous différens profils. L'Inſtituteur doit donc faire connoître ſucceſſivement à ſes éleves ces quatre eſpeces d'hommes, ces quatre eſpeces de terre : & les quatre deſcriptions qu'il en imprimera dans leur cerveau, pourront faire en quelque façon quatre parties du Livre naturel. En ſuivant toujours le même ordre, il pourra y ménager tous les rapports que l'homme & la terre ont toujours préſentés aux autres êtres; il pourra commencer à réunir ainſi en un corps tout ce que l'Hiſtoire nous apprend d'utile.

Toutes les connoiſſances élémentaires & néceſſaires à l'homme, conſidéré comme citoyen, étant ainſi repréſentées dans des tableaux correſpondans ſur le cerveau de chaque éleve ; celui-ci ne pourra y jetter les yeux de l'entendement, ſans y appercevoir tous les objets qu'ils peuvent ſaiſir en même temps. Si l'Inſtituteur a eu ſoin de les lui faire enviſager par parties, & de lui faire décrire tout ce qu'il y voyoit; s'il a ſouvent fait attention aux traits qui s'effacent, pour leur donner de nouveaux

coups de pinceau ; si en un mot son art a pu réunir toutes les connoissances nécessaires à son éleve par des liens également forts ; alors sur quelque objet du tableau que se fixe la réflexion de celui-ci, il pourra parcourir tous les autres à sa volonté. Les nouvelles connoissances qu'il acquerra dans la suite, viendront se réunir naturellement à celles avec lesquelles elles auront du rapport : &, ce qui est encore plus important, les circonstances particulieres de la vie fesant naître les besoins, les idées des fonctions destinées à les remplir, & attachées aux idées de ces besoins, se réveilleront sans efforts. De celles-ci naîtront les idées des organes qui operent ces fonctions, & celles des agens qui doivent les mettre en jeu, avec les connoissances qui peuvent en régler l'usage. C'est ainsi que l'éleve instruit par une méthode soumise aux loix de la nature, qui aura lié ensemble toutes les connoissances nécessaires pour la vie économique & civile, fera par de légers efforts de réflexion, ce que les hommes les plus sçavans ne peuvent faire qu'avec

une étude laborieuse & de grandes combinaisons ; lorsque leurs connoissances ne sont point liées, ou lorsque leurs liaisons ne correspondent point aux actions qu'ils doivent opérer, ni aux circonstances qui doivent faire le tissu de leur vie. Ces éleves marcheront vers le bien avec la même facilité que le commun des hommes marchent vers le mal. En un mot, la méthode naturelle ne doit être que l'habitude étendue au point d'être applicable à tous les objets avec lesquels l'homme est en commerce dans la nature & dans la société : elle ne doit être que l'habitude assez perfectionnée, pour guider la volonté dans toutes les circonstances de la vie.

Dans tout le détail où je viens d'entrer, je n'ai presque parlé que de l'art de l'Education : mais je n'ai pas besoin, ce me semble, de m'arrêter à prouver qu'il est applicable à la Médecine économique & à la Morale des peres de famille. L'Education & la Morale ne fesoient qu'un art chez les Anciens. Les mêmes gymnases & les mêmes écoles étoient fréquentés par des hommes

de tous les âges. On y travailloit également à former & à réformer l'homme : ou plutôt l'éducation qui chez eux commençoit avec la vie, ne finissoit qu'avec elle. Notre siecle voit se renouveller, du moins à Paris, un usage si propre à rétablir l'empire de la Philosophie, & à réformer les mœurs par ses dogmes. Depuis que le pédantisme disparoît avec la science des mots vuides de sens ; depuis qu'il s'est établi tant de Cours pour répandre les nouvelles inventions & les découvertes ; on voit des hommes de tout âge se remettre sur les bancs : & tel qui est maître dans un genre, ne fait pas difficulté de tenir le rang d'écolier dans un autre. Le temps est donc venu où, à l'imitation des Anciens, les hommes ne rougiront plus de travailler à corriger une éducation vicieuse.

Pour parvenir à cette réformation, le travail est pourtant plus difficile qu'on le croit communément. On le fait consister en un seul point : la destruction des erreurs & des préjugés par l'acquisition de connoissances plus étendues & plus sûres.

Quand on lit ce que la plupart des Moraliftes ont écrit fur cet Art, il femble qu'il ne s'agit que de préfenter à l'entendement le flambeau de la vérité, pour éclairer l'ame & la remettre dans le chemin de la vertu. Mais quand on confulte l'expérience, on voit que la perfuafion d'une vérité contraire à une erreur ou à un préjugé qui nous font devenus familiers, ne fuffit pas pour les détruire.

Pour acquérir de nouvelles connoiffances, il faut dans tous les âges que le cerveau reçoive & retienne les impreffions des fens extérieurs; & fes fibres plus maffives & moins mobiles, à mefure qu'on avance en âge, fe prêtent plus difficilement à l'impulfion qu'on veut leur donner. Les erreurs & les préjugés tiennent pareillement à la méchanique de telles ou telles fibres; & pour les détruire, il faut effacer jufqu'à leurs traces. Ce n'eft point encore affez : ces préjugés & ces erreurs fe font liés dans le cerveau avec d'autres opinions, comme des principes avec leurs conféquences. Il faut aller chercher jufqu'à ces traces pour les effacer, fi l'on

veut lever ces contradictions avec lesquelles le commun des demi-sçavans sont si familiarisés, & dont les plus grands génies ne sont pas eux-mêmes exempts : & si la somme de ces erreurs, de ces préjugés & des opinions qui y tiennent est considérable ; le plus sûr moyen de rectifier l'esprit, est de changer pour ainsi dire toute l'organisation & la méchanique du sens intérieur. Delà le grand art d'oublier ; art peut-être aussi étendu & plus difficile que celui d'apprendre. Peut-on même espérer de corriger le génie & le caractere dans un âge où l'on ne peut pas se flatter de corriger le tempérament ? Non sans doute : mais dans tous les âges, il n'y a que du plus ou du moins dans l'intensité des facultés corporelles & spirituelles : & quand il s'agit d'acquérir de la santé, des vérités & des vertus ; quand on peut espérer d'adoucir les maladies, d'affoiblir les préjugés, & de diminuer les vices ; il n'est point d'âge où l'homme ne doive faire les plus grands efforts. La Religion ne cesse d'éclairer, de conduire & de soutenir l'homme, qu'au moment où il entre

dans le tombeau. Pourquoi y auroit-il un terme où la Philosophie cesseroit de l'aider de ses leçons, pour lui apprendre à faire ce que la Religion lui ordonne, & à jouir des biens que la nature lui présente?

Fin du premier Recueil.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit, qui a pour titre: *Recueil de Mémoires & d'Observations sur la Perfectibilité de l'Homme par les agens physiques & moraux*; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 10 Octobre 1771.

POISSONNIER DESPERRIERS.

EXTRAIT DE LA PERMISSION.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre; à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, &c. Salut. Notre amé le Sieur VERDIER, Médecin, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public: *Recueil de Mémoires & d'Observations sur la Perfectibilité de l'Homme, &c.* de sa composition, &c. A ces causes, &c. Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années consécutives, &c. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, &c. Donné à Paris le vingtieme jour de Novembre de l'an mil sept cent soixante-onze; & de notre Regne le cinquante-septieme. Par le Roi en son Conseil. LEBEGUE.